



an
teoddeg

N^o 70

Association *Dugelez Breiz*
Abonnement : 50 F.
Ce N° double : 20 F.

SOMMAIRE

| | | |
|------------------|---|----|
| ARMEL CALVÉ | Propos badins pour un anniversaire | 1 |
| CH. LE QUINTREC | Mon pays à Paris | 2 |
| JACQUES GALLO | <i>An Teodeg</i> : un "vieux" bavard réaliste | 5 |
| P.C. AN ARCHER | Quoi de neuf ? | 6 |
| OLIER MORDREL | Que signifie Nantes pour nous ? | 8 |
| HERVÉ LE BOTERF | "La grande affaire du septennat" | 10 |
| LIONEL LE BARZIG | Nantes et la régionalisation | 13 |
| GUY ETIENNE | Deizlevr (darn) | 14 |
| LÉON FLEURIOT | Relations actuelles et différences entre langues celtiques | 18 |
| GOULVEN PENNAOD | Paotr, plac'h hag ozhec'h | 21 |
| PATRICK LE BESCO | Stayd ny Gaelegec ec yn tra t'ayn (Situation actuelle du manx) | 24 |
| ALEXIS GOUZIEN | Quand les musiciens et chanteurs du Léon s'y mettent | 26 |
| MIKAEL CLEC'H | Mikael | 27 |
| Y.-B. TILLENON | Marv Laristo | 28 |
| RIWAL PENNAOD | L'Europe aux cent crapauds | 3 |
| HOUEZEG | Pour arroser cet anniversaire... | 7 |

ΔΔΔΔΔΔΔΔΔΔΔΔΔΔΔΔΔΔΔ

Notre ami Paul GAGNET qui, depuis plusieurs années, assumait avec tant de talent, de dévouement et de chaleur les fonctions de rédacteur en chef d'*An Teodeg* a dû renoncer à les poursuivre. Nous voudrions que nos lecteurs s'associent à nous pour lui dire toute notre gratitude et l'assurer de notre grand merci pour tout le zèle qu'il a déployé dans l'accomplissement d'une tâche qui -- tous ceux qui s'occupent de journaux bretons le savent -- apporte souvent plus de désagréments que de sérénité joyeuse.

CATHERINE LATOUR

AN TEODEG

| | |
|--|---------------------------------------|
| Rédaction-Administration | 14, rue Esther Cuvier 93260 LES LILAS |
| Directrice de Publication | Catherine LATOUR |
| Rédaction | Goulven PENNAOD -- P.C. AN ARCHER |
| Couverture (recto) | Mikael CLEC'H |
| (verso) | Serge LARSONER |
| Périodique N° 32787 | N° ISSN : 0221-4644 |
| Inscrit à la Commission Paritaire sous le N° 59064 | |
| <i>Reproduction autorisée sous réserve de mention d'origine.</i> | |
| Imprimerie ALIN | 93220 GAGNY |

PROPOS BADINS POUR UN ANNIVERSAIRE

Tous les gens cultivés, ou réputés tels, sont parfaitement au fait des entretiens de notre vieux compatriote Abélard et de sa douce Héloïse. Ainsi le passage célèbre duquel j'extrais cette citation est probablement dans toutes les mémoires... ou presque : "Il en va des lieux communs comme des vieilles maîtresses, ils surgissent dans l'esprit à point nommé et chacun évoque les uns et les autres, pour faire étalage, devant autrui, pour les premiers, de capacités intellectuelles, pour les secondes, de capacités tout court..." Il est bien vrai que les deux facultés envisagées ne logent pas (d'autres auraient dit cohabitent) dans la même partie de l'individu !

Pour illustrer le premier terme de la proposition, ne reculons pas devant ce truisme d'évidence : "Comme le temps passe !". Eh oui ! vingt ans viennent de couler il y a peu, depuis que quelques pionniers, se tantinaient rêveurs, fondateurs de l'Amicale des Bretons des Lilas, se réunissaient, un beau soir, dans la salle du Conseil Municipal de la commune, en vue de discuter du titre, voir du contenu de l'"organe de presse" de l'association. Après maintes hésitations et tergiversations, il fut décidé d'abandonner le *Tuxig* au profit d'*An Teodeg*, dont le Président d'Honneur Jean Peron, docteur en médecine et molannais bon teint, par ailleurs édile des Lilas, accepta d'assumer la direction.

Au vrai, il convient d'avouer que l'ambition des promoteurs ne dépassait pas beaucoup les pâquerettes et se plaçait résolument dans l'orbite littéraire du bulletin de patronage, étant entendu qu'il ne devait être qu'un lien entre les membres de la jeune amicale dont les effectifs, à ce moment, tenaient facilement dans une cabine téléphonique un peu grande !

Justifiant la comparaison fournie par le père du conceptualisme, il faut bien reconnaître que, comme une maîtresse, il est tout-à-fait exact que cette petite société qui s'exprimait donc par la voix de son *kannadig*, réclamait et obtenait de son Président le don de son temps libre, prétendant passer avant ses amis, ses parents même ! exigeant de lui de la porter au devant de la scène bretonne à Paris et ailleurs, le tout sans partage et sans répit ! Et lui, tout à sa dévotion se montrait empressé, tant et si bien qu'elle grandit vite et que, par voie de conséquence, son organe d'expression *An Teodeg* accéda à l'âge adulte dès qu'un excellent précepteur, en la personne d'André-Georges Hamon, l'eût pris en charge, afin que, sous son impulsion, le "bavard", malgré sa vocation, abandonnât les potins, pour dorénavant se consacrer aux différents aspects du "problème breton".

Dès lors, courant les chemins de Bretagne et d'ailleurs, le petit bulletin qui n'aurait, à ce moment, jamais mieux mérité le nom de "Furet", attira l'attention de la plupart de ceux qui militent au sein du mal nommé *emsav*. Il fut demandé en Irlande, aux Etats-Unis, même en URSS ! L'équipe qui le tenait à bout de bras comprit qu'elle avait gagné la partie lorsqu'elle fut accusée de fascisme, de marxisme, d'anarchisme et bien entendu d'autonomisme allant jusqu'au séparatisme, tant il est vrai que l'opinion enrage de ne pouvoir classer avec certitude telle formation ou organe dans un système en -isme. Est-il besoin de préciser que ce brave bavard, qui a, au fil des ans, accueilli la prose de rédacteurs réputés de gauche ou de droite, mais souvent, sinon toujours, talentueux, n'est seulement que "dérangeant". Voilà donc pourquoi ses laudateurs sont gens intelligents et ses détracteurs résolument idiots ! A ce propos, d'ailleurs, s'il fallait citer toutes les plumes prestigieuses qui se sont risquées dans ses pages, il conviendrait d'établir une très longue liste fastidieuse qui risquerait fort de n'être point exhaus-

tive, par oubli fâcheux. Plus aisé sera de rappeler les "crayons" habiles qui illustrèrent d'abord la couverture, à commencer par Georges Duhil, premier Secrétaire de l'amicale, puis Michel Clec'h à qui nous devons la présente jaquette ainsi que celle qui l'avait précédée durant de longues années. Quel symbole que cette hermine aux entrelacs, flanquée des attributs royaux et du ceinturon des guerriers ! Que dire enfin de ce bon petit *Gwenael* qui mériterait la postérité dans la bande dessinée bretonne !

Tout cela nous a quelque peu éloigné du docte Abélard, sollicité au début de cet article et pourtant moins qu'il n'y paraît, car il est bien évident que si *An Teodeg* avait vu le jour au douzième siècle, notre philosophe n'aurait pas manqué de mettre ses colonnes à profit pour tenter de faire partager à ses compatriotes ses théories contestataires. Pour le reste, il ne faut bien avouer que sa citation initiale est totalement apocryphe, car les mauvaises langues toujours bien informées, assurent que ses entretiens avec Héloïse devaient plus au *déduit* galant qu'à la philosophie, du moins avant que le terrible Fulbert ne l'eût fait priver d'attributs que, dans une marche militaire célèbre, "on se désola de voir sécher au fond !".

Amen, et longue vie à *An Teodeg*.

Armel CALVÉ

MON PAYS À PARIS

Les Bretons de Paris étaient une réalité émouvante et parfois cocasse lorsqu'en 1962, je vis arriver Armel Calvé à mon bureau des Champs-Élysées. Il était porteur d'une grande nouvelle. Les compatriotes de la région Est de Paris allaient se rassembler aux Lilas. L'association nouvelle aurait pour nom *Dugelez Breiz*.

Armel Calvé, grand, athlétique personnage, était à l'époque porté par l'enthousiasme et le désir de bien faire prenait chez lui des façons imprévues puisqu'il se mit à étudier la langue de Le Goudec et à donner aux langues vernaculaires la place que les langues nationales avaient cessé d'avoir dans son cœur et son esprit.

Nous parlâmes longuement. Ces entretiens allaient se répéter pendant plusieurs années. J'étais dans l'admiration que l'idée bretonne pût à ce point transformer un homme et lui donner une telle confiance.

Mon amitié pour Armel Calvé ne se démentirait plus. Il était le sel de la terre, la main qui fait, la voix qui commande, le verbe qui agit. Sous son impulsion, *Dugelez Breiz* devenait en quelques mois le pôle d'attraction des Bretons de tout le Paris. C'est si vrai que l'amicale fut bientôt représentée à *Kendalc'h* et -- chose assez surprenante à l'époque -- à la *Fédération des Bretons de Paris* alors présidée par cet homme de grand bien qu'était Corentin Michelet.

Ah le bon temps ! On se réunissait à la Maison de la Bretagne autour d'un discours et d'un verre de muscadet ! Le discours était généralement l'œuvre de Pascal Pondaven. Le muscadet, au demeurant des meilleurs, provenait, si mes souvenirs sont exacts, de la Chapelle Heulin. Pour la chansonneterie on attendait que le barde Milbéc voulût bien l'interpréter en toute innocence. Le binou était dans les bras de Gérard Bonno et la bombarde, inspirée déjà -- comme le sera plus tard celle de Jégat -- dans les mains de Raymond Le Borgne.

Arrivaient Robert Lesage, Robert Judéaux, André Le Quenven, Paul Daniel, André Marc... La Bretagne était portée à bout de bras. On la parait de toutes les vertus. On en faisait une terre totalement imaginaire, une terre qu'on ne rencontrait plus lorsque, les beaux jours revenus, il nous était donné de nous déplacer entre Couesnon et Vilaine jusqu'aux pays de Loire.

Bretagne, terre de santé, terre de vérité, terre de dignité ! On y croyait de toute notre âme et l'on sortait des drapeaux et des oriflammes pour aller élire un duc dans les allées Gambetta de Cligny.

Dugelez Breiz, le président Calvé et Guy Clec'h aussi bien, participaient à cette élection qui représentait encore quelque chose. A la jeune fille à peine émue on disait *Madame*. Les plus avisés, aussi les plus lestes, disaient ceux qui savaient plier les genoux à la perfection y allaient d'un *Madame la Duchesse*. L'impétrante se prenait immédiatement au sérieux et plus encore lorsqu'on lui avait passé une écharpe autour du cou et remis des fleurs et des cadeaux devant tout un concours de peuple qui hésitait, il faut bien le dire, entre *Bao Gozh* et *La Paimpolaise*.

Wan-raok, kit ! Le bagad de service rythmait la joie des uns et des autres et la fierté de tous. La montagne avait accouché d'une souris ! Une souris blanche et rose, blonde ou brune, avec des yeux faits pour le music hall et une bouche revue et corrigée par Givenchy.

Ils étaient encore là les François Le Corre, les Le Goazigo, les Christian de Poulpiquet et tant et tant d'autres que nous avons aimés pour leur amitié et leur faix d'idéal.

L'apothéose -- c'était le terme de l'époque -- avait lieu lors du couronnement de la belle dans la grand-salle de la Mutualité. C'était un déploiement inimaginable de drapeaux, de bannières, de flamme, d'oriflammes, au milieu d'une foule de plusieurs milliers de personnes. Les hommes et les femmes de chez nous avaient revêtu leurs grands habits. Jacques Frison était là, l'œil vif, la bouche à la fois admirative et moqueuse. Armel Calvé veillait au grain et attendait que ses musiciens et que ses danseurs prissent la scène d'assaut. Quelle émotion, et, finalement, quelle gloire !

Des délégations étaient arrivées de Douarnenez, de Concarneau, de Pontivy, de Quimperlé. On faisait encore des discours. On buvait encore d'excellent muscadet. On demandait encore au barde Milbéc, en *kragoù bras*, de chanter Botrel. Il arriva qu'on fit appel à Glenmor, qu'on vit Alain Cochevelou à la tête du bagad *Breizh*. Ce pensionner avait du répondeur. On devinait qu'il irait loin. On l'applaudit aujourd'hui un peu partout dans le monde sous le nom d'Alan Stivell.

D'autres diront ce qui était fait pendant toutes ces années aux Lilas. Moi -- tel est mon propos -- je veux noter l'arrivée au 114 Champs-Élysées d'un jeune garçon, sorte d'Éliacin de l'idée bretonne : André-Georges Hamon. Il faisait alors un travail sur la vie amicaliste à Paris et me demanda de lui citer une association exemplaire. Je parlai de *Dugelez Breiz*. Il y alla, s'y trouva bien, entra dans la danse, fit la connaissance de Françoise, et l'épousa.

C'est aussi, sur mon conseil, qu'il se mit à s'intéresser aux chants de toutes les Bretagnes. L'a-t-il dit, en préface à son livre ? Je n'en sais trop rien. Mais le fait est là. Je lui donnai, sans le savoir, le baptême des Lettres.

Mon bureau des Champs-Élysées était alors, qu'on me passe l'expression, comme "une plaque tournante". On y venait de partout. J'y accueillis entre autres l'ami Edouard Jeffray, président des Bretons de Poissy qui, chaque année, dans la cité chère à saint Louis, convoquait des représentants de la Celtie tout entière. Les soirées du Faro Meissonnier sont restées dans mon esprit comme des moments très exceptionnels. On y applaudissait des Irlandais, des Écossais, des Gallois, mais aussi des Allemands, des Autrichiens, des Bohémiens. Des gens qui savaient danser avec le sourire !

Jeffray était un homme merveilleux, avec un appétit breton tout particulier. Il vibrerait littéralement au plus haut de lui-même et nous invitait à l'imiter d'enthousiasme. Autour de lui, on reconnaissait Louis Bothorel, Paul Berdellou, Guy Glec'h et d'autres bretons !

Bon Dieu, que la Bretagne fut belle dans cette décennie-là ! Comme elle avait de l'allure à Poissy, au sortir de la grande ville et tout au long des principales artères de la ville. Quand les Bretons de Lann-Bihoué lançaient le traditionnel *War-zach, kil !*, on se sentait remuer une sorte de grosse boule dans sa gorge. Eh oui, c'était par là !

Armel Calvé prenant du champ, il fut fait appel aux Lilas et à l'homme d'autant plus extraordinaire qu'il n'était pas du tout Lillois, qu'il fallait à la présidence d'une telle association. Quand je le connus, Goulven Pennaod passait pour une sorte de personnage difficile, avec des idées d'un autre temps et des intransigeances totalement inadmissibles. Nous n'avions rien en commun, pas même les deux ou trois idées politiques que nous acceptâmes très cordialement d'échanger. Et puis, et puis, je me rendis compte que Pennaod n'était pas celui qu'on prétendait qu'il fût. Au contraire ! Plus j'entraîtais dans sa vérité, plus j'étais subjugué. J'étais en présence d'un garçon qui savait tout de la Bretagne et de l'idée de Bretagne, aussi de la vieille Armorique et de ce pays sans âge que les Le Gonidec et les Hersart de la Villemarqué avaient aidé à sortir des brumes de l'histoire.

Pennaod, riche d'une langue qu'il possède à fond, spécialiste du vieux- et moyen-breton, maître des arts pour tout ce qui concerne notre idiome sacré, possédait aussi son français sur le bout du doigt. Tout simplement, tout naturellement, je lui demandai d'écrire dans *La Bretagne à Paris*, ce qu'il fit avec une abondance et une compétence jamais démenties.

Certains se mirent à acheter notre hebdomadaire pour le plaisir de ne pas être d'accord avec lui. Pas d'accord, mais complices !

On se voyait une fois par semaine au moins. On déjeunait chez Roland Raimbaud -- qui ne savait rien d'Arthur ! --, à *La Belle Ferronnière*, rue François I^{er}, au Chinois de la rue de Berri. On faisait le monde. On le défaisait. Et l'idée de Bretagne y trouvait son compte.

Encore un peu de temps et Goulven Pennaod laissa la place à Catherine Latour. Les Bretons des Lilas entraient dans la contemporalité. Ils y sont toujours, Dieu merci et, puisque fête il y a du côté de la rue Esther Cuvier, je souhaite à l'actuelle présidente de m'offrir encore pendant vingt années les joies que j'y ai goûtées depuis deux décennies.

Charles LE QUINTREC

AN TEODEG : UN "VIEUX" BAVARD RÉALISTE !

L'association *Dugalez Breiz* fête ses vingt ans ! Nous qui, à *La Bretagne Réelle*, allons l'an prochain entamer notre trentième année, savons parfaitement la somme d'efforts et de persévérance dont il faut faire preuve pour atteindre le cinquième du siècle. Cette gageure aura été réalisée par le cercle des Lilas.

Mais *Dugalez Breiz* n'est pas le seul organisme "folklorique" qui ait la vie dure : il ne serait rien d'autre qu'une de ces Amicales ou Sociétés, au demeurant fort sympathiques avec leur banquet annuel, mais parfaitement inutiles, s'il ne s'était doté d'un bulletin dont la renommée a vite dépassé la seule banlieue parisienne. *An Teodeg*, puisque tel est son nom, aura été tout au long de son existence un affreux bavard, mais pas pour ne rien dire ! Faisant honneur à son nom, le *Teodeg*-bavard ne s'est pas contenté de suivre au fil de ses numéros, la vie de son Cercle d'origine. Ce "canard" modeste a rapidement pris son vol pour survoler toute la matière de Bretagne et se pencher sur la vie d'un Essav convalescent et quelque peu rachitique.

Les bavardages du canard ne devaient pas être si anodins que bien des organes se voulant, bien sûr, "intelligents", ont préféré n'en point parler, ou le moins possible. Il faut croire que cet exemple d'une expression nationale (plus encore que nationaliste) dans le monde des Cercles Celtiques n'enthousiasmait pas les spécialistes en régionalisme de bon aloi. Il valait donc mieux pas être à nous seul, et notre vieil ami "saint Boycott" n'aura donc pas été à nous seul honorer ! Par contre, les éditoriaux des rédacteurs successifs, tout spécialement ceux d'Armel Calvé, comme les articles de notre vieux complice Goulven Pennaod, n'auront pas été sans faire que le *Teodeg* soit lu par tous les responsables de l'Essav, avec l'attention qu'ils méritaient. Leur influence n'aura certainement pas été négligeable.

Ainsi, et très vite, *An Teodeg*, plus que d'être un simple bulletin de cercle, est devenu un organe de la petite presse bretonne, et, à notre sens, pas l'un des moindres, car un véritable nationalisme breton s'y est toujours exprimé, aussi bien en langue française que bretonne. Sans éclats intempestifs, mais avec une détermination sans faille. *An Teodeg* a été un exemple.

Vingt ans, c'est une base de départ, c'est l'âge de la maturité la plus active. Tout l'avenir de *Dugalez Breiz* reste devant lui. Nul doute que le *Teodeg* reste la pièce maîtresse de son action.

Le Mouvement breton n'en a pas encore fini de se remettre du traumatisme libérateur. Alors que le fascisme fait désormais partie des vieilles lunes, même notre valeureux F.L.B. avait cru indispensable de commencer par s'en démarquer pour s'inspirer d'un socialisme à la mode et à toutes les sauces. Plus que jamais c'est la Bretagne, la défense des Intérêts bretons, la sauvegarde de la langue bretonne, une nouvelle conception de la nationalité bretonne, son expression et sa reconnaissance, qui doivent nous guider. Des idéologies étrangères, tant politiques que philosophiques ou religieuses peuvent tout juste servir de points de références, dont il faut tenir compte, dont on peut s'inspirer, mais sans jamais s'en mettre à la traîne ou à la soldé. C'est "en esprit" que peut et que doit d'abord se réaliser l'indépendance bretonne. Sans cette condition primordiale, tout n'est qu'utopie, alors que réalisée, le reste pourrait bien venir de surcroît.

Notre *Teodeg* a donc encore et plus que jamais matière à "bavarder".

pages" et considérations sur le passé (et ses leçons), le présent (et ses lacunes), et l'avenir de la Bretagne avec ses possibilités. Le "bavard" doit donc continuer à être un lieu de rencontre des différents courants d'une pensée nationale bretonne. Il participera ainsi à l'élaboration d'une nouvelle doctrine, non point celle d'un parti ou d'une faction, mais celle d'un renouveau de la vieille et toujours jeune idée bretonne dont Olier Mordrel nous a récemment entretenus. C'est ce travail de préparation, de maturation, de délabération et d'organisation qui est peut-être le plus réalisable et le plus important à réaliser en cette période plutôt morne, mais lourde des lendemains où tout aura changé.

Tous les organes qui constituent l'Em-sav y ont chacun leur petite part, et celle de *Dugelez Breiz* avec son héraut bavard, n'est pas l'une des moindres.

A *La Bretagne Réelle* qui volontiers joue les Cassandre, nous avons toujours été conscients de ce rôle éminent joué par *An Teodeg*, et nous l'avons dit et redit.

Bon vent donc au cercle *Dugelez Breiz* et au *Teodeg*. Qu'il soient assurés qu'en Bretagne leur action est considérée à sa juste valeur, qui est loin d'être négligeable, et qui constitue un encouragement permanent à une action bretonne véritablement nationale.

Jacques GALLO

QUOI DE NEUF ?

Depuis l'avènement de la gauche au pouvoir, il y a neuf mois, quoi de neuf en Bretagne ? De mauvais esprits diront, bien sûr, que la montagne risque d'accoucher d'un souriceau surmaturé; sans doute le projet de décentralisation suit-il son bonhomme de chemin, il faut l'avouer, dans la quasi indifférence générale, sauf peut-être en ce qui concerne la Corse (et pourquoi seulement la Corse ?).

Les innovations, bien que peu satisfaisantes et aux modalités mal définies, ont pourtant le mérite de refléter la mise en place d'un processus tendant à donner davantage de responsabilité et de pouvoir à la province. Néanmoins, rien n'est tout à fait joué. Un récent débat, à l'initiative de l'association des *Cadres Bretons* de notre compatriote Le Pavec, présenté par Jean Bothorel, journaliste au *Matin de Paris*, a permis à deux parlementaires de s'affronter sur le thème de la Bretagne et de la décentralisation.

Charles Josselin, député P.S. de Dinan et Pierre Méhaignerie, député U.D.F. de Vitré, ancien ministre, se sont renvoyé la balle, n'apportant rien dans leurs arguments qui soit vraiment nouveau, tant sur le plan de la décentralisation que sur celui de la Bretagne proprement dite.

Prenant prétexte que rien n'était fait ou décidé, nos bons apôtres, le premier estimant le projet positif (étant le reflet de l'opinion de la majorité), le second le trouvant par trop imprécis, voire dangereux, ont laissé sur leur faim les nombreux assistants dont les questions ont été fort pertinentes, malgré la présence des quelques farfelus habituels, connus de nous tous.

Alors, si les députés en sont à ce point, craignant peut-être de perdre d'un côté ce qu'ils gagnent de l'autre, l'initiative n'appartient-elle pas aux citoyens responsables, tous concernés ? Il nous faut secouer cette léthargie ambiante !

Un futur cadre va se mettre en place pour régir la vie publique durant une longue période, aussi ceux qui veulent faire quelque chose et aller de l'avant, qui ont des idées, ont-ils leur mot à dire; il ne manque pourtant pas de gens compétents en Bretagne, et sur tous les plans : politique, économique, social et culturel; pas seulement des notables et des technocrates. Sans doute, grâce à eux, y a-t-il eu quelques acquis comme la Charte Culturelle et le Conservatoire Régional, mais ce ne peut être qu'un avant-goût de ce qui risque de se concocter sans notre participation. En effet, que peut-on constater ? Les fédérations, associations, mouvements divers et partis politiques (bretons et hexagons) se regardent le nombril (et d'aucun diraient plus bas), se lamentent, pleurnichent de voir leurs effectifs diminuer, les crédits fondre et l'effet mobilisateur disparaître. Mais que font-ils pour que cela change ?

Qui propose actuellement un regroupement, par exemple, de toutes les fédérations culturelles pour présenter des revendications structurées et cohérentes tant aux "militants" bretons qu'aux élus ou aux Pouvoirs publics ? Qui a remis des dossiers précis et étoffés sur les thèmes de leur compétence au moins aux ministres du gouvernement Mauroy ? Qui a proposé à ses propres adhérents un programme d'action autre que de danser en rond, souffler dans le sac ou ripailler deux fois par an ? C'est aussi peut-être ce type d'activité-là qui lasse la base. Enfin on peut aussi se demander pourquoi l'ensemble de l'Em-sav n'a pas tenté de sensibiliser l'opinion par l'intermédiaire d'une vraie campagne dans les médias, qu'il est trop facile de présenter comme des "abrutisseurs", des boucs émissaires, responsables du désintérêt général.

Sans aucun doute, il est difficile de se mettre à la barre et de manoeuvrer un esprit qui va à contre-courant, il est pourtant indispensable, c'est peut-être le moment ou jamais, que les Bretons prennent leurs responsabilités, leurs intérêts en mains, face à des gens en place qui, s'ils n'ont pas trahi, n'en ont pas moins laissé la situation pourrir au profit d'un pouvoir central podagre.

P. C. AN ARCHER

Ken vezvus ve dit korv Enez-Weul,
mezvusoc'h eo korv an Tir Meur :
tir brudet an tir a lâran
na varv ket ar yaouank kent ar c'hozh.

Tochmarc Etains

(An Teodeg N° 5, 1983)

QUE SIGNIFIE NANTES POUR NOUS ?

Rien ne montre mieux les progrès accomplis par les Bretons dans leur reprise de conscience que l'intérêt que soulève aujourd'hui unanimement parmi eux la question du retour de la Loire-Atlantique au bercail. Est-il besoin de rappeler qu'il y a cinquante ans, la question du découpage régional n'intéressait personne, en dehors, bien entendu, des mégalomanes de la Chambre de Commerce nantaise, qui rêvaient d'un empire commercial de l'ouest, marchant victorieusement sur Bordeaux et sur Rouen !

Alors, comme maintenant, les arguments mis en avant pour justifier l'amputation de la Bretagne étaient d'ordre économique, l'homme se réduisant à son estomac et la vie que nous menons au remplissage d'un compte en banque. Forte à première vue, cette argumentation pourtant ne tenait pas debout. Séparer Nantes et Saint-Nazaire de l'ensemble maritime breton pour les réunir à des territoires d'orientation continentale, indifférents aux choses de la mer, comme le Maine-et-Loire, la Mayenne et la Sarthe, est un non-sens. Entendre qu'unie à la Bretagne la Loire-Atlantique serait coupée de son hinterland angevin et poitevin est une impudente imposture. Jusqu'il n'est pas plus question d'établir une frontière impuissable à Ingrandes et à Clisson qu'encre le Maine et la Touraine. Aujourd'hui, d'ailleurs, les frontières sont des passeroles dans l'aroppe du marché commun !

Du point de vue des intérêts, la question semble aujourd'hui comprise. Nantes ne peut tirer aucun avantage de traîner aux pieds le poids mort de pays attirés, non vers la mer, mais vers Paris et l'intérieur, tandis qu'un nouvel essor l'attend, si elle partage le destin maritime de l'Armorique et profite du dynamisme breton.

Mais, s'il était nécessaire de le dire, là pourtant n'est pas l'essentiel de la question que soulève Nantes à nos yeux et qui est beaucoup plus vaste. Car c'est au nom d'une conception de la civilisation qu'on nous l'a enlevée : la primauté de l'économique. Cette primauté de l'économique a dominé la réflexion décentralisatrice française jusqu'à aujourd'hui, et elle remplit aussi le reste de la Bretagne de sa malfaisance. C'est au nom du rendement et de la compétitivité qu'on a procédé, dans les quatre départements, à la dispersion de la classe paysanne, dépositaire de la culture bretonne. C'est au nom de la rationalisation qu'on étouffe, sans qu'un flot de bonnes paroles donne le change, notre artisanat et nos petites industries, pour laisser le champ libre aux multinationales et aux importations concurrentielles. C'est au nom des valeurs marchandes que le pouvoir s'obstine à considérer notre effort de relèvement comme une matière à folklore et que notre langue est reléguée au temps réservé aux loisirs. Le même point de vue fait dire que c'est pour des raisons économiques que la Loire-Atlantique ne doit pas faire partie de la Bretagne.

Si nous acceptons cette façon de voir au sujet de Nantes, nous accepterions implicitement que nos propres arguments en faveur de la renaissance et de l'autonomie bretonnes sont secondaires, puisque par essence ils ne sont pas du domaine industriel, bancaire ou commercial. Nous accepterions que le fait d'être un peuple original -- dont font partie, depuis mille ans, les Nantais -- ne nous donne aucun droit. Ce serait, par extension, admettre que l'Irlande doit être anglaise sous prétexte que 80 % de son commerce passe par Liverpool ou Cardiff; que le Canada doit faire partie des Etats-Unis, puisque les deux pays forment un tout du point de vue économique; que Constantinople doit être russe, Salonique bulgare et le Bengladesh indien, pour la raison qu'ils ont des débouchés sur la mer de ces différents hinterlands !

La conception des "Pays de la Loire" est un diktat du matérialisme total et doit disparaître avec lui, du moment où l'on prend souci des valeurs humaines. En sortant de la Bretagne, le Nantais, le Nazairien, le gâs de la Mée, quittent le pays des hommes pour entrer dans celui des choses. Bretons, ils étaient membres d'une nation prestigieuse et solidaires de la culture celtique; ils avaient une personnalité, une mémoire collective; ils partageaient un destin historique; ils restaient partie prenante de la grande et grisante aventure du renouveau breton. Devenus "Loirains", ils ne sont plus rien, sinon des candidats au titre d'étrangers dans leur propre pays. C'est de cette manière que Paris entend restreindre la différence, faire retrouver leurs racines aux Français et cultiver leur patrimoine...

La Bretagne, elle, ne souffre pas de ce vide d'âme que le pouvoir central veut instaurer en pays nantais, en attendant de l'étendre aux quatre autres départements. Elle a gardé un trésor auquel ont droit nos compatriotes des bouches de la Loire, c'est à dire une vision de la vie qui est riche en raisons de la vivre, qui délivre des mortelles incertitudes et nous permet de résister à l'envahissement de l'esprit et des moeurs du cosmopolitisme parisien. C'est de cette planche de salut qu'on prive Nantes qui est livrée, déboussolée, au grand déracinement de l'Enseignement officiel, au tintamarre de la musique pop, à la frénésie négroïde du showbiz, aux feuilletons débiles de la télévision, à la cacophonie des informations provenant en cascade des quatre coins de la terre, aux édifiants exemples des brutaux, des assassins, des prostituées, aux nouveaux héros qui sont ceux des bandes dessinées ou des vedettes dont l'intelligence est dans les poings, à moins que ce ne soit dans les pieds. Pas de barrage en Loire-Atlantique contre les nouvelles modes d'outre-Atlantique, qui changent tous les six mois, que ce soit le laxisme ou le jogging, le carting ou le skate-boarding, sans parler d'autres recettes, avec l'hôpital au bout, qui sont le fleuron de la civilisation du "bonheur par le niveau de vie" qu'on nous impose.

Je ne dis pas que la Bretagne soit indemne de cette contamination du pire modernisme. Mais enfin, elle présente de nombreux secteurs qui le sont. Elle a créé depuis vingt ou trente ans, des formules de fêtes populaires, ancrées dans ses traditions propres. Elle a rendu vie à une musique, à des chansons, à une littérature, qui ne s'ivent pas un autre courant que le sien. Elle a une vie intellectuelle propre. Elle a mis à la mode une langue qui est aux antipodes de l'argot américano-parisien. Elle fait figure, en face de la passivité et de la résignation angevines ou vendéennes, d'un foyer de vie rayonnante, où se relèvent les valeurs humaines. Les Nantais ne s'y trompent pas, qui, dans le temps même où les autorités régionales accumulent les efforts pour effacer leur personnalité bretonne, fondent des cercles celtiques et célèbrent des festou-noz.

A l'illusion du "melting-pot" du bien être qui supprimera les malheurs de l'homme -- selon l'expression de Guillaume Faye (*Le Système à deux faces*, éd. Copernic, Paris 1981) -- nous opposons une vérité d'expérience, à savoir qu'il existe, non pas une recette du bonheur sur terre, mais un moyen de rendre l'existence supportable, en vivant parmi les siens, dans l'atmosphère sereine que créent des goûts, des moeurs et une culture communes. La formule a un nom pour nous, et un seul : la Bretagne.

Reconnaissons que la puissance du système métro-boulot-dodo et ses variantes, qui nous entraîne, est terrible. Le choc en retour pourtant est possible et l'espoir de vaincre est permis. Le rôle de la Bretagne, rétablie dans ses cinq départements, est de créer une cellule de résistance et un tremplin de départ pour la riposte, celle des hommes qui refusent d'être déshumanisés. Les remèdes qu'on nous propose sont illusoire; la réforme administrative est utile, mais

insuffisante, car les élections régionales mettront au pouvoir les mêmes pantins que les élections législatives. Nous devons mettre notre espoir, non pas dans les politiciens, mais dans un type de Breton affranchi des hypothèques de la francisation-américanisation et qui soit un être de volonté, de combat. Intègre, ennemi des compromis et des abdications. Ce type d'homme vaincra (parce qu'il vainc toujours !). Mais il est à forger. Les Nantais peuvent le faire avec nous, aussi bien que nous.

Oublierai-je de dire ce que Nantes a représenté pour la Bretagne d'autrefois et ce qu'elle représente toujours pour nous ? Ce n'est pas sans raison que nos ducs y avaient placé leur capitale, qui n'était qu'une grange flanquée d'écuries quand elle était à Flélan. Nantes a été pendant huit siècles le poumon de la Bretagne et le point d'où elle prenait les pulsations de l'Europe. De là l'attention de ses perspectives, uniques en Bretagne.

Son rôle n'était pas d'être un conservatoire de coutumes comme pouvait l'être Quimper, de traditions comme l'était Rennes, mais de penser européen pour la Bretagne. C'est pourquoi l'air particulier qu'on y respire ne me gêne pas. Au contraire, il remplit ma poitrine d'oxygène.

"C'est Rennes la capitale de la Bretagne", me rétorquaient autre jour un Nantais. Quelle erreur ! Rennes a été la capitale choisie par les Français pour découronner Nantes. Et le fait qu'ils n'ont réussi à faire oublier aux Nantais eux-mêmes ce qu'était leur ville, prouve à quel point nous en sommes.

Heureusement qu'il y a aussi ceux qui voyant écrit sur le fronton d'un bâtiment de la ville PRÉFECTURE, ne savent pas lire autre chose que CHAMBRE DES COMPTES DE BRETAGNE, quoique la vénérable inscription ait été effacée depuis deux cents ans.

Cette infirmité visuelle est bon signe.

O l i e r M O R D R E L

" LA GRANDE AFFAIRE DU SEPTENNAT "

(VERSION BRETONNE)

Il était sans doute trop tôt pour se réjouir. De propos tenus depuis quelques mois par Gaston Defferre, il semblerait que le projet de réunification de la Bretagne ne s'inscrive pas dans le plan prévu pour la réforme de la régionalisation. La Loire-Atlantique serait, une fois de plus, exclue de la communauté bretonne.

C'est ce qu'on appelle la continuité dans le changement. Les systèmes politiques et les gouvernements ont beau se renouveler, le pouvoir en place s'obstine dans la même erreur.

Français, vous avez la mémoire courte ! Du maréchal Pétain qui émet ce jugement pertinent -- tout en annexant la région nantaise à l'Anjou -- jusqu'à Gaston Defferre en passant par le général De Gaulle et ses successeurs à la présidence de la république, rien n'aura donc été modifié. Et on continuera à considérer comme un dogme immuable la déclaration faite par Georges Pompidou, en 1973 : "Inclure la Loire-Atlantique aux quatre départements bretons n'est pas conforme à la réalité historique et géographique".

19

Georges Pompidou était peut-être un brillant professeur de Lettres, mais on est obligé de reconnaître qu'il fut un déplorable élève en Histoire et Géographie. S'il avait pris la peine de circuler dans le département de la Loire qualifiée d'inférieure par la Troisième défunte, il aurait pu constater que lorsque des communes se nomment Guéméné-Penfao, Penhouët, Le Pouliguen, Bats, Le Croisic, La Meilleraye de Bretagne, Fay de Bretagne et Montauban de Bretagne, ce n'est évidemment pas à un hybride pays de la Loire qu'elles se rattachent. Comme il avait dû apprendre l'Histoire dans les manuels de Malet et Isaac, il ignorait vraisemblablement l'identité bretonne du pays nantais.

En écrivant *Nominé et l'apopte des rois bretons* (Pour ceux qui seraient tentés de croire que je profite de l'occasion pour faire ma publicité personnelle, je réponds que, après tout, on n'est jamais si bien servi que par soi-même !), l'un de mes objectifs a été de démontrer -- preuves historiques à l'appui -- que Nantes était le bastion le plus important de la Bretagne. A tel point qu'il ne cessa d'être la cible des Francs qui, faute de s'assurer la maîtrise de la place, permirent l'instauration d'une monarchie bretonne sur un territoire indépendant dont les limites géographiques furent définitivement tracées.

En libérant la Bretagne des envahisseurs normands, Alain Barbe-Torte, le premier de nos ducs, inaugura son règne, le 1^{er} août 931, en élisant Nantes pour capitale. Depuis ce jour, Nantes n'a cessé de revendiquer sa personnalité bretonne. Il n'est que de citer quelques dates et quelques faits.

Durant toute la période ducal qui s'étend sur près de six siècles, Nantes demeure la capitale de la Bretagne. Ce fut là que naquit la duchesse Anne et qu'elle légua son cœur afin qu'il demeurât, après sa mort et selon ses propres termes, "en vraie terre bretonne".

Lors du rattachement du duché à la couronne de France, en 1532, les seuls qui s'opposèrent à cette décision furent les représentants nantais aux Etats en suggérant le principe d'une consultation populaire, rejetée par les autres participants.

Quand Charles IX transféra, en 1561, le siège du Parlement de Bretagne de Nantes à Rennes, il craignit si fort les réactions des Nantais qu'il maintint dans leur ville, à titre de compensation, la Cour des Comptes, cette vieille institution chargée de contrôler les finances publiques et la gestion du domaine royal dans la province. Rennes devenait la capitale administrative de la Bretagne, mais Nantes faisaient figure de capitale économique.

Conscient de l'importance politique que représentait Nantes, Henri IV envisagea, par la suite, de réinstaller le Parlement dans cette ville. A cet effet, lors de la signature du fameux Edit de Nantes, il remit aux échevins une tapisserie (qu'on vient d'ailleurs de redécouvrir) destinée à décorer l'une des salles de ce nouveau Parlement. L'affaire n'eut pas de suite, mais le Parlement siégea néanmoins, une fois encore, à Nantes, en 1614, sous le règne de Louis XIII.

Cinq ans plus tard, l'avocat nantais Bottin, furieux de constater les prérogatives administratives que Rennes s'arrogeait, publia un mémoire, aujourd'hui bien oublié, intitulé *Apologie de la communauté de Nantes et autres villes de Bretagne contre la prétention prétendue de la ville de Rennes à la tenue des Etats de Bretagne* (1).

11

Abrégeons pour en arriver au décret funeste du 20 juin 1941 par lequel le maréchal Pétain plaça Nantes et la Loire-Inférieure sous la tutelle de l'Anjou. Ceux qui ont vécu cette période se souviennent certainement de l'indignation, non seulement de la population bretonne, mais aussi de nombreux représentants des pouvoirs publics et, en particulier, des déclarations indignées du maire nantais Gaëtan Rondeau. Et s'il faut reconnaître que l'honneur du Comité Consultatif de Bretagne, créé par le maréchal, fut de tenter incessamment de faire revenir l'administration de Vichy sur sa décision en remettant placets, pétitions et projets de réforme au Chef de l'Etat.

Comment un gouvernement censé pourrait-il faire table rase, aujourd'hui, de cette fidélité millénaire des Bretons au territoire de leur ancienne capitale ?

S'il n'en tient pas compte, cette "grande affaire du septennat" ne sera pas celle de la satisfaction collective annoncée béatement par le premier ministre du nouveau régime, mais bien celle du déshonneur, suivi de la colère de tous les Bretons.

H e r v é L E B O T E R F

YYYYYYYYYYYYYYYYYYYY

... La "Défense de la Bretagne" ? Je suppose que pour le grand nombre de trop nombreux de faux-frères déguisés en bons Bretons amoureux de leur *Petite Patrie*, cela se résumera à camoufler l'éternelle politique française d'oppression et d'anéantissement de la Bretagne sous un flot de louanges pour les officiels parisiens pourvoyeurs de croix de la légion d'honneur ou du mérite agricole. Pour bonne mesure, ce sera également la vocifération forcée, accompagnée de glougloutements de colère et de prétendue indignation contre ces *Breiz Alao* : Nazi, Gestapo, traîtres, assassins et j'en passe, même si on a en sa possession la preuve de leur complète innocence en matière de collaboration.

Pour d'autres dont nous saluons la ténacité et respectons la bonne foi, cela voudra dire des rames et des rames de parchemin perdues en pétitions toujours aussi inutiles et toujours destinées à la même fin lamentable : la corbeille à papier. Alors que la complète inefficacité d'une telle entreprise a été depuis longtemps démontrée, on conçoit mal que des patriotes éclairés continuent à s'engager dans le même cul de sac. Du fin veïin pour présidents et ministres à la simple lettre pour maires et préfets, tout a été essayé et le seul bénéficiaire n'a jamais été que le capitaliste ayant investi ses dollars dans la papeterie voisine.

Alors... Oui, alors que les discours sont vains, les appels futiles, la persuasion sans effet et au surplus la mendicité interdite, est-ce que la cause de la Bretagne est une cause perdue ?

Une cause juste ne peut jamais être une cause perdue et la cause de la Bretagne est une cause juste.

Y a n n C O U L E T

An Teodeg, Nov. 1970.

N A N T E S E T L A R É G I O N A L I S A T I O N

Un débat a mis en présence, le 26 janvier 82 deux parlementaires, l'un de la nouvelle majorité, l'autre de l'ancienne, tous deux s'affirmant bretons. Il s'agissait de M. Charles Josselin, député, Président du Conseil Général des Côtes-du-Nord, Conseiller Général de Bretagne, d'une part, et de M. Méhaignerie, ancien Ministre de l'Agriculture, d'autre part. Cela nous a valu une confrontation de haut niveau animée par Jean Bothorel, journaliste au *Matin de Paris*, sous le patronage de l'Association des Cadres Bretons.

Etant tous deux du sérail, les interlocuteurs parlaient d'un domaine qu'ils connaissaient bien avec un même langage, malgré la différence des options.

Cette réunion a permis de cerner pour nous le coeur du problème de la régionalisation. C'est évidemment le pouvoir financier qui décidera des recettes et des dépenses, comment elles seront réparties entre l'Etat et la Région. La vocation des communes et des départements sera de gérer, celle de la région sera d'investir, donc de définir les investissements. La Région pourra-t-elle diriger sur des objectifs bretons les épargnes bretonnes des particuliers ? Avec l'intérêt général pour but, il semblerait que les choses soient faciles. Mais les mentalités étant ce qu'elles sont, des conflits sont à prévoir entre personnes. Celles élues démocratiquement sur place et celles mises sur place par Paris.

Le nom de la Loire-Atlantique était sur toutes les lèvres. Que va-t-il se passer ? Il semblerait bien que le découpage actuel des régions n'a pas obéi à des critères économiques bien définis et bien sûrs et que, pour notre province du moins, on s'est contenté de conserver le dépeçage issu de l'occupation. Et pourtant, la Bretagne a un caractère spécifique, des problèmes et des potentiels propres, une situation bien spéciale dans le domaine des énergies nouvelles, de l'effort maritime et de l'agro-alimentaire. Ce serait l'affaiblir que de répartir les lieux d'études et de décision entre deux régions.

Il serait question, nous a-t-on appris, d'un référendum pour savoir si la Loire-Atlantique se veut bretonne ou angevine. On parlerait même d'une partition partielle du département. Le problème me paraît mal posé et me semble davantage tenir aux intérêts du personnel en place plus qu'au simple bon sens. La démonstration en semble faite par le matraquage forcé que les médias pratiquent sur les populations de la Loire-Atlantique par une campagne d'intoxication digne des jours de la création des régions.

Espérons quand même dans le bon sens.

L i o n e l L E B A R Z I G

Lavaret a ra splann, tremenet eo an hañ,
An east, me dest, he stad, hag amser an hadañ :
Ha ni e'n boan manet, bepred da vorc'hedañ,
Hep hon bezañ salvet gant roe 'n bed, a gredañ.

Le Miroir de La Mont 543-546.

09 10 79

An hevelebiezh, kudenn distremenet kent bezañ dodet. Ha me eo a vev ? eme ar bili troet gant al lanv. Bill pe glogor ? Hevelebiezh, personelezh, perzhouelezh, steuziet ar preder priminik ha malañje-rezh a rae war o zro, o arc'he gant droukrañs ? Sed eo digor an nor ma fonn, ma fenn an dour na soñj da zen e laerezh, da zen e zifenn.

17 03 80

Tri verb er yezh arnevez : dargantvout, kantvout, argantvout. Dargantvout -- emnac'h e gounit eskoridigezh an traoù war zont, yaouankted ar bed -- krouiñ. Kantvout -- emnac'h e gounid splannidigezh an traoù deut, flourad o sevel hed brec'h ar vuiañ-kare. Argantvout, dargantvout en egin. Argantvout -- didrouz an daere, arond en he dilerc'h, jiboesaer a-bann -- kounañ, faltaziañ, skeudenañ, dargantvout e diougan.

Pell omp aet diouzh ar poell kozh : na lavarout tra na vev llet war zevoudoù soliet o-unan (reolenn he deus ar skiant amañ) tet digant ar bolis evit ober eus ar bed kamp-bac'h an traoù).

Setu perak eo an dargantvout ur gwarz. Penaos ? Kemer da rionez furmoù na c'haller testeniekaat e nep lec'h diaraok ? Kemer se n'eo ket brezhonek, na kristen, na demokrat zoken. A c'hwi n'eo hon tadoù, mar bez ensezet kreizennoù dere'hanel en ho pro, ho frealz : da nebeutañ dargantvout ne vo ket graet, rak beilhañ an archerion war doc'horidigezh ho parlantouigoù, ho kredennouigoù, hoc'h emsaviouigoù.

25 03 80

Perak seurt emdenn e kehelerezh ar gwïn ? Pa na vir warnañ netra eus trouz mab-den. Dibaot oberenn zo pare diouzh dremm e aoz-er, pur diouzh babouz an istor. Ur varzhoneg, un tangarr darwasket, pehini ar burzhud, galloud ar waskerell pe wilc'hadenn an neñv ? Ar gwïn a denn eus mab-den ar retañ-holl da vezañ, ha disturel daouarn e arzour diwar e dro prim, ha splannañ, dibourc'h, divec'h, mut, spis -- doue.

Hon pimpatrom ar gwiniour, nac'hek bepred, eus benañ ar gwini da begañ al lec'hid. Graet al labour, mont kuit.

20 04 80

Likor a lenner e Geriadur Roparz Hemon. "N'eo ket ! likur vez lavaret du-man." Luskellat a reer etre darvennadou an unvaniñ ha didarzh an nid, etre an dave d'ar c'hammedoù kent ha rezid al lavar. Hael eo avat ar rezid, emglevus, aes d'ober outañ ? Doujus d'ar furmoù diaraok dre ma'z eo ur feunteun a furmoù nevez. Razhed ar yezh en o riboul a sacho-disacho ar gudenn likor-likur. Rezid al lavar a heulio dichipot Roparz Hemon en dibab -- tided moarvat -- a reas eus likor, ha mont pelloc'h.

20 05 80 - Langon.

Damant ar brogarour eo mad ar vro. En he latar e kuzh al lavar-

09 10 79

Identité, problème dépassé avant que d'être posé. Est-ce moi qui vis ? demandent les galets retournés par le flux. Galets ou bulles ? Identité, personnalité, appartenance, évanoui le souci pointilleux et mélancolique qui les entourait, qui les revendiquait avec ressentiment. Voici ouverte la porte où abonde, où déborde l'eau que nul ne songe à voler, que nul ne se soucie de défendre.

17 03 80

Trois verbes de la langue neuve : dargantvout (voir), kantvout (percevoir en personne), argantvout (présentifier). Dargantvout -- se nier en faveur de la venue des choses en émergence, juvénilité du monde -- créer. Kantvout -- se nier en faveur du resplendissement des choses dans leur maturité, caresse qui remonte au long du bras de l'amie -- percevoir, voir en germe. Argantvout -- silence de la fin du jasant, parler qu'elle a laissé à son départ, chasseur en arrêt -- souvenir, fantaisie, imagination, prophétie du voir.

Nous voici loin de la vieille raison : ne rien dire qui ne fût fondé sur des faits eux-mêmes fondés (règle que la science a empruntée à la police pour faire du monde le camp de concentration des choses).

C'est bien pourquoi le voir est un scandale. Comment ? tenir pour vérité des formes inattestables, venues de nulle part ? D'abord ce n'est pas de bonne langue, et puis ce n'est pas châtien, ni même démocratique. Ah ! fils de nos pères, si les centrales nucléaires s'implantent au pays, rassurez-vous : du moins l'on n'y commettra pas le voir, car des gendarmes veillent sur la dilapidation de vos dialecticules, de vos croyancicules, de vos révollicules.

25 03 80

Pourquoi un tel retrait dans la vénération du vin ? Parce qu'il ne garde en lui rien du bruit humain. Rare est l'oeuvre génie du visage de son auteur, froide dans la fièvre de l'histoire. Un poème, une voiture comprimée, où est la merveille, dans la puissance de la presse, ou dans le clin d'oeil du ciel ? Le vin lire de l'homme juste ce qu'il faut pour exister, vite repousse les mains de l'artiste et resplendit, libre, muet, clair -- dieu.

Notre paragon le vigneron, négateur toujours, de la taille de la vigne au collage des lies. Sa tâche finie, il s'en va.

20 04 80

On trouve likor dans le Dictionnaire de Roparz Hemon. "Que non pas ! c'est likur qu'on dit par chez nous !" Oscillations entre les exigences de l'unification et les jaillissements du voir, entre les références aux pas déjà faits et la liberté du langage. Mais la liberté est généreuse, conciliante, aise dans les rapports. Respectueuse des formes antérieures car elle est lointaine intarissable de formes nouvelles. Les rats philologues dans leur boyau se givillent sur la question de savoir si l'on doit dire likor ou likur. La liberté du langage absolument suivra Roparz Hemon dans le choix -- arbitraire, bien sûr -- qu'il fit de likor, et s'en ira de l'avant.

20 05 80 - Langon.

Le patriote a pour souci le bien de la patrie. Proposition qui

enn-man traoniennoù gwidal. Rak ar vro, dezhi hol bras war ar galon, zo kreñv ha bresk evel ar galon. "Evit lavarout ar wirionez deoc'h, n'on ket mui dedennet gant ar pezh a dremen er vro. Va Breizh-me, da lavarout Breizh va zad-kozh, Breizh va mamm-gozh ha ne ouie ket ur ger galleg, Breizh va zad ha va mamm, Breizh va yaouankiz, Breizh paotred Breizh Atao a zo marv." (H.H., *Al Liamm*, 199/145, 1980). Ha pa he savelfed dre ledanviñ -- ar vro astenn d'ar vamm -- pe dre leterc'hañ -- ar vro skedenn ar vamm -- ez eo an disoc'h bepred ur gwengel. Pe c'hoazh, o lakaat ar c'henderc'hadou e penn-kont, karout Frañs a reer p'he deus ganet ar sevenadur gall, hag ar sevenadur gall a garer p'en deus graet Frañs. Gwengel, ya met gwriziennet en andoniou an eroz, molumerez moul an argeloù, leurenn ar galloudekañ eriuellou a ve bet biskoazh. Ni oar ivez -- ur gwad ampur r'abeuvro hon ambriou ! -- penaos e simanter ar semeilh d'e zerc'hel fetis.

E Breizh, ma chom blej gwengel ar vro, e kav mat ar vrogarourion gourmeskañ stourmoù all d'o hini, ober kasoni ouzh Frañs eus droukrañs ar gouerion, envel brogar an hiris kristen rak ur gwedigezh dizoue, pe ganto banniel Breizh er vann sevel el lanv fardour, sokialour, ekologour... Reoù, gant an doñjer, a gas ar risklañ he tek penn, a ya d'un emgann digemmesk goude karzhañ ar gwengel. Reus.

Ur brogarour klasel e voe Roparz Hemon. Ne viras ket e gredañ ivez evel an darn vuiañ eus ar vrogarourion vreizhat. E risklañ e voe en em dennañ en argeloù, ent dibarek er yezh. Ar burzhud eus pleustras warni n'eo ket hervez ar wengelegezh a ra anezhi un tresperezh eus Breizh, hogen hervez he gwerc'hegezh a rouedad arouezlou, lavaran ez eo din ar brezhoneg pezh eo lien, barroù ha korzennoù pentur d'al livour, hag e lavaran netra estreget a voe buhez Roparz Hemon ? Ha dav eo embann ouzhpenn e'm eus karzhet ar gwengel dizomm ? Ne'e'h eus ket ! eme va mignoned vrogar. E gwir, den ne wel war c'hlevlinn e wad. Erfin, gant ma ve millou-mor ivez etrezon ha li.

07 07 80

E Salt Lake City ugent vloaz. Eno e oan Shylock, cillagad ha bindedou, meizadou. Ne ouien nemet hent ar sizailh evit degas ar vuhez d'he amrouenn a wirionez. (Pa ouzon bremen e rank he-unan emuzañ etrezek -).

Dall ouzh ar yec'hed ha chomet yac'h, pe dre vurzhud ?

Da - ned eer ket rag-eeun. Ar bomm flamm, hag an diruz d'ar bez, an distro dre al led-, an ankoù hanterour : ar pemdez ha pik echu.

Hag an arz gwad ha kig un devezh war gorf-eskern dizouaradus ar yezhou.

Noazh pa reomp karantez, war al leur a-stlap hiviz, yezhou, chupenn ha tout ar meizadou.

G u y E T I E N N E

16

dissimule de traitresses vallées dans son breuillard. Car la patrie, avec son grand pouvoir sur le coeur, est forte et fragile comme le coeur. "Pour vous dire la vérité, ce qui se passe au pays ne m'intéresse plus. Ma Bretagne à moi, c'est-à-dire la Bretagne de mes grands-parents, de ma grand-mère qui ne savait pas un mot de français, la Bretagne de mon père et de ma mère, la Bretagne de ma jeunesse, la Bretagne des garçons de Breizh Atao est morte." (H.H. *Al Liamm*, 199/145, 1980). Qu'on l'appréhende par métonymie -- comme extension de la mère -- ou par métaphore -- comme image de la mère -- il en résulte que la patrie est toujours un mythe. Ou encore, si l'on s'en tient aux productions, on aime la France parce qu'elle a engendré la civilisation française et l'on aime la civilisation française parce qu'elle a fait la France. Mythique, certes, mais enracinée aux sources de l'éros, faconneuse du moule des symboles, scène des fantasmes les plus puissants qui aient jamais été. Nous savons aussi -- qu'un sang impur abreuve nos sillons ! -- comment on cimente le fanatisme pour lui donner dante concrète.

En Bretagne, où le mythe de la patrie demeure inconsistant, les patriotes trouvent bon d'amalgamer d'autres combats au leur, de faire passer les rancœurs paysannes pour haine de la France, de qualifier de patriotique l'aversion des chrétiens pour une société athée, ou bien, brandissant le drapeau breton, de se laisser porter par la marée fasciste, socialiste, écologiste... Certains, d'écoeurement, vont jusqu'au bout de leur dérive et se défient du mythe débilisant pour sortir leur action de l'équivoque.

Roparz Hemon fut un patriote classique. Ce qui ne l'empêcha pas de dériver comme la plupart des patriotes bretons. Sa dérive consista à se retirer dans les symboles, patristement dans la langue. Le miracle est qu'il ne le traita pas selon la conception mythique qui en fait un emblème de la Bretagne, mais selon sa propre réalité de réseau de signes. Quand je déclare que le breton est pour moi ce que sont au peintre la toile, les pinceaux et les tubes de couleurs, affirmerai-je autre chose que n'affirmait Roparz Hemon par sa vie ? Est-il encore besoin de faire savoir que je me suis détaché du mythe superflu ? Mais non ! protestent mes amis patriotes. En fait, nul n'a le contrôle des modules de son sang. Enfin, pourvu que des milles marins aussi ne séparent des dits amis.

07 07 80

A Salt Lake City vingt ans. Là, j'étais Shylock, longnon et trébuchet, concepts. Je ne connaissais que le moyen des ciscaux pour amener la vie à son éprouve de vérité (quand je sais maintenant qu'elle s'use toute seule vers -).

Avuegle à la santé et resté sain, par quel miracle ?

A - on ne va pas tout droit. Le jet de flammes et la dérive à la tombe, le retour par les méta-, la mort médiatrice : le quotidien un point c'est tout.

Et l'art sang et chair d'une jouante sur le squelette inextinguible des langues.

Mus quand nous faisons l'amour, au sol balançets concepts et slips, l'ingeristique et chemisophie.

(Traduit par l'Auteur
et Alan Ar Berr)

17

RELATIONS ACTUELLES ET DIFFÉRENCES
ENTRE LANGUES CELTIQUES.

Les langues celtiques diffèrent bien plus entre elles que les langues germaniques ou les langues slaves. D'un autre côté, le monde moderne, par les facilités de communications qu'il offre, met en contact des gens parlant des langues apparentées ou non. Jamais, depuis le XIII^e siècle peut-être, autant de bretonnants ont rencontré autant de galloisants, voire de gens du Cornwall reprenant goût à leur langue. On s'aperçoit vite, malgré les légendes, que l'ingérence n'est pas facile en dehors de termes concrets usuels. Sortir du pain, du vin et de la viande pour parler de choses générales est devenu un exercice ardu, alors que vers le XIII^e siècle Giraud de Cambrie nous dit que le gallois était encore très proche du cornique et du breton. En ce même siècle, Jean de Cornwall ne dit pas qu'il parle "cornique", mais breton (*Britannicus*) car on avait encore conscience de parler la langue "brittonique" dont les dialectes étaient à peine en train de devenir des langues distinctes. Entre cornique et breton, il faut attendre le XIII^e siècle pour que les différences deviennent nettes, n'en déplaise à ceux qui trouvent que l'on confère les parentés entre langues brittoniques. Ils font d'ailleurs tout pour accentuer les différences.

Nous arrivons ainsi à une constatation paradoxale. Les adversaires comme les rélateurs des langues brittoniques ont, depuis cinquante ans, allégrement travaillé à éloigner ces langues les unes des autres, compliquant considérablement le travail de ceux qui veulent lire ou parler deux ou trois langues de ce groupe.

Les raisons : d'abord un dédain complet pour la grammaire comparée restée l'apanage de petits groupes poussiéreux depuis le temps lointain de Zeuss. A part quelques exceptions comme Ernault, J.-P. Calloch, Vallée et des contemporains, la plupart des écrivains qui ont mis en circulation des mots nouveaux de façon anarchique l'ont fait sans se préoccuper des néologismes mis en circulation, de façon beaucoup plus disciplinée, au Pays de Galles. Tout un vocabulaire technique ou grammatical est ainsi né, très différent d'une langue à l'autre et, en Cornwall, quelques enthousiastes vont jusqu'à créer des néologismes différents de ceux que l'on trouve dans les deux autres langues du groupe. Le mal n'est pas grave quand il s'agit de mots techniques peu ou pas employés, mais, quand il s'agit de termes de base, l'effet est déplorable.

Il y avait pourtant une position toute différente que la plupart des langues ont adoptée, c'était de puiser dans la vieille langue. C'est ce qu'a fait le français en redonnant vie à des milliers de mots du latin, la langue mère. Tous les mots en *-tion* sont des réemprunts savants. Ceci a pour résultat que le français moderne est moins éloigné de l'italien et de l'espagnol, à cause de ce fond commun ancien revitalisé, que le breton du gallois. L'indifférence générale à l'égard de l'histoire du breton (qui a surtout été faite par des étrangers) fait que l'on condamne trop souvent à une mort définitive, des termes ou des tournures qui vivaient encore au XIX^e siècle quand la langue, parlée par une masse de monolingues, n'offrait pas l'aspect d'une mosaïque de parlers, de plus en plus créolisés par des bilingues. Le mal est bien moindre au Pays de Galles où une tradition littéraire ininterrompue, la culture et l'enseignement de la tradition n'ont jamais permis la négligence et l'ignorance à l'égard des anciens textes.

En Bretagne, rares sont les écrivains qui ont puisé dans le fond ancien de la langue. Le plus souvent, on crée à tour de bras des néologismes anarchiques et instables, sur des bases très souvent romanes, ce qu'ignorent les créateurs. Par exemple, que de

que de termes n'a-t-on bâti sur le mot *jad* "calcul", attesté dans Grégoire et qui semble n'avoir jamais été très connu. Or ce mot est français; le mot "jeton" garde le souvenir de l'ancien sens de "compter". Si le terme, emprunté au français, avait réellement été utilisé en breton, il n'y aurait que demi-mal. Mais pourquoi négliger le mot panceltique correspondant à l'irlandais *siomb, áicamh*, au gallois *siel, cyfnil*, mot que l'on trouve dans le vieux-breton *siel, acim*. Seuls de petits groupes l'ont employé (sous la forme *siel*), aussitôt taxés de faire du "breton chimique". Il faut distinguer : si *jedadur, jederazh, jedoniazh* etc. sont du breton chimique, c'est à dire fabriqué, le réemploi de vieux mots n'est pas une chimie. Toutes les langues restaurées l'ont largement pratiqué. Au surplus, ces mots vivent souvent encore dans les noms propres et les noms de lieux. Par exemple nous ne comprenons pas pourquoi on n'utilise guère le vieux mot panceltique *lai* "poids, importance, autorité, sérieux", gallois *lai*, irlandais *laigh*. Il subsiste aussi dans le français *laie* réemprunté à l'italien et d'origine celtique. Si on utilise son composé *a-zelai*, on emploie au contraire le mot *pouez* dans toutes les sauces... Pourtant la famille était nombreuse en ancien breton. On connaît le nom de *Brioc, Briec*; celui de saint *Guivay* garde un terme attesté dans le vieux-gallois *guokai* "gravis" moderne *gofai* "page", et les noms vieux-bretons contenant *uobai* "ouvri". Il ne s'agit pas de réintroduire massivement et sans discernement des masses de vieux mots dans la langue. Le mieux serait l'ennemi du bien. Il vaudrait mieux leur redonner droit de cité de façon mesurée et progressive. Un vieux mot n'est pas bon parce qu'il est vieux, mais parce qu'il est généralement commun aux langues celtiques comme le latin aux langues romanes. Au surplus, il est généralement bref et de sens très large, or il importe beaucoup plus de se préoccuper du sort d'un terme d'usage courant que de termes techniques rares. Quelquefois le dédain pour l'histoire de la langue fait négliger des masses encore vivantes. Le vieux mot *gounit* "travailler", d'où *gounideg*, moyen-breton *gounidec* "travailleur, cultivateur", a encore ce sens en Trégor, mais on croit à tort que c'est par abus, que le vrai sens est "gagner". Le sens de "travailler" est toujours rendu par l'emprunt français *labourat*. En réalité *gounit* est un vieux mot panceltique dont le gallois *gwyni* "servir", *gwynidog* "travailleur, servent" (sens actuel : "ministre du culte") sont les correspondants les plus immédiats.

Le breton moyen, si chargé de mots français par ailleurs, contient encore une grande richesse de termes généraux bien plus adaptés aux besoins de la société moderne que les termes techniques, liés à des métiers en voie de disparition, que les personnes âgées des campagnes connaissent souvent encore. Peu de gens s'intéressent en fait au breton moyen, si bien qu'il y a une coupure extraordinaire en breton entre les textes de 1600 et ceux de la langue actuelle, trop chimique ou trop créole, dans beaucoup de cas. On ne voit presque jamais réapparaître des mots aussi usuels que le *gloal* "pays, richesse" du breton moyen (auj. *glad*); c'est timidement que l'on voit parfois le réemploi de *glenn* "vallée", *sal* "pensée, réflexion", *dihuz* "réconfort", *klet* "abrité, confortable". D'autres termes, tels que *amoug* "lutter autour, lutter pour, défendre", dont dérive *kend-amouez* "émulation", *delu* (vBr. auj. *delu*) "image", *conbetuoc* (auj. *kenzelvetek*) "modèle, exemple", *deluz* (auj. *delvetek*) "qui présente telle apparence", *diogan* au sens de "promesse", tous communs aux langues brittoniques, ne servent pratiquement jamais. Certains, d'ailleurs, sont mal traduits.

Quant aux expressions, il est impossible d'en parler ici. Il y aurait trop à dire à ce sujet; le large emploi du nom verbal, si commun en moyen-breton et jusqu'en vannetais à une date récente, n'est plus qu'un souvenir. Quant aux expressions du type *guenn ma*

Ked, gwann da ved, gwann e ved, communes au gallois et au breton moyen, il apparaîtrait ridicule de s'en servir. Si les termes *plijout* et *plijadus* sont triomphants, ne pourrait-on faire une petite place aux expressions anciennes de même sens, comme *ne'm deus* "il ne me plaît pas", *ha hui hoz daus ? / auj. ha c'hui ho leus ?* "vous plairait-il ?" ?

Maïs il faut avouer que certaines théories modernes découragent de l'étude comparée des langues. On veut étudier la langue d'un groupe restreint, en élevant des murs entre ce parler et les parlers les plus voisins, entre l'état actuel de la langue et le passé le plus proche, au nom d'une synchronie sacrée, alors que foires, pardons, marchés, mariages, voyages, entretenaient, jusqu'il y a peu, la connaissance de formes multiples par le même locuteur. Au surplus, les recherches du Professeur Dressler l'ont montré, le même mot est réalisé de façon très différente selon la vitesse d'élocution, et ce dans toutes les langues. C'est depuis trente ans seulement que l'automatisation s'est accélérée, avec la disparition rapide de la connaissance des formes communes chez les locuteurs pré-terminaux et terminaux actuels, dont le breton n'est qu'un reflet déformé de ce qui existait avant la guerre chez les nombreux monolingues. C'est un triste privilège de l'âge de s'en souvenir et de savoir que la "synchronie" n'existe que dans l'imagination des théoriciens.

Léon FLEURIOT

Directeur d'études à l'École Pratique des Hautes Études.
(IV^e Section. Philologie celtique)

Les périodes de transition dans l'histoire du breton ont coïncidé, comme cela est normal, avec un bouleversement des conditions politiques, sociales et intellectuelles dans lesquelles la langue fut parlée. Le passage du vieux-breton au breton moyen est accompagné et provoqué par les faits suivants : destruction de l'ancien royaume et occupation totale par les Normands de 915 à 935, puis reconquête partielle, et francisation des souverains.

Le passage du breton moyen au breton moderne a coïncidé avec l'union de la Bretagne à la France, les très graves troubles de la guerre de la ligue avec l'échec de la tentative du Duc de Mercœur, puis les progrès de la centralisation administrative en France à partir du début du XVII^e siècle et (effet plutôt que cause), la disparition des derniers lettrés, cultivant la métrique celtique dans une langue très évoluée. La transformation de la langue, dans les périodes troublées, a pu être plus rapide en trois ou quatre générations que pendant de longues périodes de stabilité relative.

Léon FLEURIOT

Dictionnaire des gloses en vieux-breton, 36.

PAOTR, PLAC'H HAG OZHEC'H

O tont en-dro war ar pezh en doa skrivet, *Groupement 26*, e telfenn HOLGER PEDERSEN, *Tocharisch* 99-100, ar ger tokarek o talvoud "maouez", eleze ToA. *k'lyi* (tro-ameun *k'lye*) ha ToB. *klyiye* (Am. *klyi*). E zodiñ a ra evel ur jo-vonad hag e dostaat da *kriw*, saile *klyi*. "a country woman; a maiden, a girl" ha d'e zeverad *caifin* "a girl, a maiden"; oute e stag Br. *pl-ac'h* "junges Mädchen". Dont a rafe an To. hag ar *kriw*, eus ur furm *zizez* kent Ic. **k'lyjo-*. Menegiñ a ra ivez n'oar ket evit tennañ tra eus an tokareg Evit a sell ouzh ar reizh hogen ez eo gourel ar gerioù keltiek.

Un nebeut evezhiadennoù a ranker da ober a-zivout ar gerioù-se.

Evit an ToA., ken SIEG-SIEGLING-SCHULZE, *Tocharische Grammatik* 106 § 153, ken KRAUSE-THOMAS, *Tocharisches Elementarbuch* 2.95, a ro N. *k'lyi*, A. *k'lye*, N. *lye*, *k'lye*, troet "Weib, Frau". Skrivañ a reer TeB 1.113 § 148.2b e ve benel ar furmadur, o c'houlakaat e rizeh un A. *lye*. en -*lye* diforc'h diouzh an N. Sur oar, gant ar *k'lye* ez eus aman un indezeuropeg o kregiñ gant ur weuzkineon, a c'hallfe bezañ he-vouezh, divouezh pe c'hwezhadennet, TeB 1.49 § 16.1. A du 'rall, ToA. -*lye* = ToB. -*lye*, a ziskouez un troadur tematek en orin, g. en Ic. *-*os*, eme TeB 1.93 § 85, mes o vezañ n'eus ket a bennanv nepreizh ken, netra ne virfe a gaout aman ar reizh-se en orin.

Evit a sell ouzh ToB. ez eus N. *klyiye*, A. *klyiñ*, *klyi*, *klyiñ* (TeB 2.190) ken ma c'houlenn an aozerion oute o-un (TeB 1.110 § 145.5) "ob *klyiñ* und *klyi* rein lautlich aus *klyiñ* verkürzt sind", oder ob *klyi* genau dem otoh. *k'lye* entspricht, also eine selbständige Nebenform zu *klyiñ* ist".

Ret eo spisaat ivez ster *lye*, saile : hervez DIL C-25, n'eo ket "plac'h diwar ar maez, plac'h yaouank", hogen "serving-girl, maid", ar pezh a vez gwiriekæt gant ar skouer tennet eus Spis'heriadur Cormac : saile do *caillig* *colmēta* tigha a *aim* .i. *caill comēt*, eleze "ar plac'h oc'h ober war-dro an ti"; treiñ a reer saile *dabha* gant "girl of the tub", La. "famula", &c. E *nlw*, hepken ez adkaver ar sterioù bet roet gant Pedersen. Da skouer, DINNEN, FG7B 147, goude bezañ notet e c'hell ar ger bezañ gourel pe venel, a dro "a country woman, a maiden, a girl; sometimes an ugly or turbulent female". Ober a ra anv ivez eus an dro-lavar saile *dabha* "a tub-wench". En diwezh e rezisa ez eo gourel ar ger e Donegal hag en ul lod eus Connaught. Ster nemetañ *caifin* e *kriw*. zo "maid-servant" (DIL C-27). E *nlw*, e talvez (FG7B 147) "a girl, a maiden; a maid, a servant-girl" ha gourel eo.

E Br. e vez testenlekaet *plac'h* a-c'houde prantad diwezat ar *krBr*. Da skouer : Ma na-m bez *plac'h*, me tonc deoch ar cas / Ne vefen eur pas, rac ma z-ouff boaset Am. 659. Ne vez ar ster er skouerioù-man met hini "maouez yaouank" ha neket "matezh". sk. troet e vez vn plac'h demezet gant "vne fiancée" Qu. 2.70, pe c'hoazh chetu aman vn plac'h caer gant "voici une belle fille" Qu. 1.138. Adalek deroù an nevezvrezhoneg avat e vez testenlekaet ster "matezh" ar ger a-barzh troioù-lavar a hañval bout kozh a-walc'h evel *plac'h* an deñved, GR. 90; diwezatoc'h, en 19. ktvd., ur baotrezig a zek vloaz henter () a oa *plac'h*-saout gant laou ar *Floc'h*, EKG. 2.144; Lanzeon a oa unan eus ar gwellañ tiegezhioù a oa er vro; meur a vevel ha meur a *plac'h* a oa ennañ, EKG. 2.69; X ha Y a oa () *plac'h*-ti e Lanzeon. EKG. 2.70; notañ ivez an devedad verbal *plac'heta* a-genster gant *merc'heta* hag eveltañ savet war al liester : orquet rudet *plac'heta* Am. 803. Sl. GIB 2576s. ma tennad ar skouerioù-man. Anet eo e sellad ouzh ar ger evel pennanv gourel o vezañ n'en kemmer ket en unander goude ar ger-mell : ur *plac'h* yaouank BD: 4205; heñvel-dra evit an adanv o tont war e lerc'h : lavar deomp, *plac'h* *lhan*, EKG. 2.145; er yezh nevesoc'h avat e tegasas levezon ar rev merk

(SITUATION ACTUELLE DU MANX)

L'île de Man, située en mer d'Irlande entre Liverpool et l'Irlande du Nord, a sa propre langue (que l'on appelle *Gaëlck*). Les Bretons, à vrai dire, ne savent pas grand chose de cette langue : les ouvrages de vulgarisation mentionnent tout au plus son existence pour dire qu'elle est morte. On semble volontairement ignorer les efforts considérables faits par quelques filiens. Loin de ces positions partisanes, nous tâcherons d'exposer ici ce qui est. Chaque élément sera vu dans son contexte historique.

I) Les locuteurs natifs.

L'île n'en compte plus. Le dernier, Ned Maddrel, est mort en 1974. Elevé en anglais jusqu'à l'âge de cinq ans, il fut ensuite pris en charge par sa tante qui était monoglotte mannoise et vivait à Cregeash, à l'extrême pointe sud-ouest de l'île, dernière station du manx. Il travailla ensuite à Purt le Moirrey, non loin de là, parmi les pêcheurs chez qui le manx était la langue usuelle. A sa mort, il avait 97 ans.

C'est à partir de 1948 que l'on commença à s'intéresser aux locuteurs natifs et que, surtout, on les enregistra. On découvrit à l'époque une dizaine de personnes très âgées ayant été élevées en manx. Elles n'avaient pas parlé leur langue depuis parfois plusieurs dizaines d'années. Leur langue maternelle était devenue une seconde langue; le vocabulaire était pauvre, l'élocution difficile. Nous appelons cet état de langue le manx *tardif*.

Il faut remonter en fait aux années trente pour trouver des locuteurs dont la langue dominante est le manx. Harry Kelly, mort en 1934, fut probablement le dernier; il fut enregistré par Masstrander.

D'aucuns diront que, compte tenu des faits exposés, la langue est morte. Cependant les quelques vingt heures d'enregistrement que nous possédons sont dues au travail des néo-manxaisants qui apprirent la langue, parcoururent l'île à la recherche de ce que l'on pouvait sauver et présentèrent les informateurs aux chercheurs. Nous devons ici leur rendre hommage; sans eux, notre connaissance de la langue tardive serait nulle.

Principales études sur la langue tardive :

Kenneth H. JACKSON, *Contributions to the Study of Manx Phonology*, Nelson, Edinburgh 1955.
Heinrich WAGNER, *Linguistic Atlas and Survey of Irish Dialects*, Vol. I, point 88 et Vol. IV pp. 172-188, Dublin Institute, Dublin, 1969.

II) Les néo-manxaisants.

La première personne ayant appris la langue est probablement l'évêque Phillips, traducteur du *Book of Common Prayer* en 1610 et natif du Pays de Galles. Plus près de nous, il y a le Dr. Clague (1842-1901). Médecin, il apprit le manx de bonne heure et lors de ses tournées en zone rurale, il collecta et sauva de nombreuses mélodies; on lui doit un livre bilingue sur le folklore de l'île. Il habitait Balley Chashtal, à la pointe sud-est de l'île. Il est certainement un des principaux initiateurs de l'intérêt que les générations suivantes ont porté et portent à leur île.

Jusqu'à vers 1960 on a compté sur les doigts d'une main les néo-locuteurs et sur celui des deux mains ceux qui étudiaient le manx. A l'heure actuelle, les locuteurs et les étudiants atteignent, l'un dans l'autre, le nombre de 400; 12 % environ des locuteurs courants ne sont pas d'origine mannoise.

III) Publications.

Le premier texte écrit par un néo-manxaisant est, nous l'avons vu, le *Book of Common Prayer* traduit par Phillips en 1610 et publié en 1893. Le livre du Dr. Clague parut en 1911 : *Cooïnaghlyn Manninagh*. En 1952 et 1954 furent publiés *Sheegalyn Cheeil-chiollee et Juan Doo Shiulleyn as daa skeel alleycrits* par A.G.D. Davies, celtisant gallois. Ces textes sont traduits du folklore gallois. La langue en est très littéraire. En 1973, *Recoatys Reaghyn Vannin as ny Héllanyn*, c'est une traduction, par Brian Mc Stoyll de *Chonicon regum Banniae et Insularum*, écrit au XIV^e siècle et concernant l'histoire de l'île entre 1066 et 1266. C'est, de loin, le texte contemporain le mieux écrit. En 1976 parut *Sheecalaght*, recueil de petites histoires écrites par quatre auteurs (dont deux Anglais). En 1977, on édita *Cooïnaghlyn ny aegid* de Juan Geill, qui est un des vétérans du mouvement manx. En 1979 est sorti le dictionnaire anglais-manx de Douglas Fargher, oeuvre monumentale comprenant 45 000 entrées.

IV) L'association.

La seule est *yn Cheshaght Ghailgagh*, fondée en 1899. Elle était au début animée par des locuteurs natifs et assez dynamique. Vers 1920, leur nombre devint quasi-nul et *yn Cheshaght Ghailgagh* devint une association sentimentale sans grand intérêt. À partir de 1948, le réveil s'amorça et les membres de l'association firent des enrôlements de tous les locuteurs natifs encore en vie. En 1965, elle fut reprise en main; elle assure maintenant des cours du soir dans plusieurs villes et édite de nombreux livres, méthodes et dictionnaires concernant l'île de Man. Elle organise plusieurs fois par an des services religieux en manx.

V) Médias.

Par un fait curieux, les deux revues qui paraissaient entre 1950 et 1971 (*yn Coosa Ghailgagh*, dirigé par Juan Geill et *Caedjue*, dirigé par Brian Mc Stoyll) ont maintenant disparu alors que le nombre de lecteurs potentiels est bien plus important. À l'heure actuelle, un des deux quotidiens de l'île, *The Manx Star*, offre chaque vendredi, une chronique : *Noon as Noal*. La télévision ne propose rien. Le radio, elle, a une émission bilingue une heure par semaine, le dimanche, six mois par an.

VI) Officialisation du manx.

Selon une ancienne loi viking, le Parlement de l'île (24 membres élus pour cinq ans) se réunit en plein air tous les 5 Juillet. C'est l'occasion pour y proclamer les lois nouvelles en manx et en anglais (l'édition des lois n'est pourtant assurée qu'en anglais). Certaines villes comme Purt ni Hlnshey et Rhumsaa ont environ 50 % de leurs indicateurs de rues bilingues. L'enseignement officiel n'existe à aucun degré.

Pour conclure, nous transcrivons et traduisons un extrait d'un entretien réalisé avec Ned Maddrel, dernier locuteur natif (Source : *Inish Folklore Commission 1948*).

Tra va mee aeg va mee goll magh ny keayrtyn marish ny chenn ceasteyryn gys y ceastagh ayns y Cheyllys. Un laa va shin holl sheese y raad, as v'eh mie klunc yn eayst soilljean, as ren Jemm Quirk jeeaghyn seose ayns yn aer as dooyrt eh : "Tra ta'n eayst ayns y jass ta ushtey ayns dy choollley purt ayns Mannin". As tra keayrt eiley hie mee magh marish dooinney v'ad gyllagh Ballooilley da. Hie shin voish y Cheyllys gys Baie Purt Chiarn. Aynshen va dooinney ayns baatey beg eiley as v'eh emyssit Joe Yeaman. Dooyrt Ballooilley rish : "Val ny partany snau, Yoe ?" "Cha nel monney, cha nel monney" dooyrt Joe. "V'ad feer ghoayn". Agh ta mee er ve goll magh marish ny ceasteyryn gys y scaddan, yes, agh cha row mee coontey monney jeh shen, v'eh, va mee ching agglagh.

Quand j'étais jeune, je sortais parfois avec les vieux pêcheurs pour pêcher à Cellys. Un jour nous descendions la route et c'était très calme, la lune brillait et Jim Quirk regarda en l'air et dit : "Quand la lune est au sud, il y a de l'eau dans tous les ports de Man". Et une autre fois, je descendis avec un homme qui s'appelait Balloocilley. On allait de Cellys à la baie de Purt Chiarn. Là il y avait un homme dans un autre petit bateau et il s'appelait Joe Yeaman. Balloocilley lui dit : "Est-ce que les crabes rampent, Joe ?" "Pas beaucoup, pas beaucoup" dit Joe. "Ils sont très rares". Mais j'ai été, je suis sorti avec les pêcheurs pour les harengs, oui, mais je ne me souviens pas de cela, c'était, j'étais très malade.

Patrick LE BESCO

QUAND LES MUSICIENS ET CHANTEURS
DU LÉON S'Y METTENT...

Le samedi 24 avril, l'Association Dugelez Breiz organise, dans la salle des fêtes des Lilas, un concert exceptionnel suivi d'un repas.

En première partie du concert, le tour de chant de Patrick sera accompagné par les Bleizi Ruz. Les Bleizi Ruz sont un groupe breton qui vit le jour vers les années 1973. A l'époque, il était composé de neuf musiciens et cette même année il remporta le 1^{er} prix de *Wan na Bohl* de Lorient; il sortit son premier disque chez ArFolk. Au fil des années le groupe se remodela et, sollicité en 1979 pour une tournée en Allemagne, il s'adjoignit la collaboration d'un chanteur, Patrick Ewen. Les tournées internationales ne manquent pas au groupe, l'Allemagne plusieurs fois, la Belgique, l'Espagne et la Hollande. En 1980, c'est la sortie d'un second disque qui montre la véritable musique des Bleizi Ruz : tradition, compositions, et même emprunt d'un air Acawi composé par le chanteur kabyle BOIR et joué en An Dro.

En seconde partie, le nouveau spectacle de la Kevrenn Brest St Mark avec le groupe Gwalann. La Kevrenn fut fondée en 1947 et remporta plus de dix fois le concours des bagadoù. Ses déplacements à l'étranger ne manquent pas : Galice, Tchécoslovaquie (Strakonice), etc. La Kevrenn en est à son quatrième disque (1959, 1966, 1975 et 1980). Sur le plan musical, elle a une place un peu à part dans le monde des bagadoù, pour plusieurs raisons : d'abord, parce que depuis quelques années, elle ne participe plus aux concours, ensuite, parce qu'elle n'hésite pas à quitter les chemins balisés de la tradition pour se lancer dans la composition. Les compositeurs en sont Christian DESBORDES et Alain TROVEL. Pour se rendre bien compte de l'évolution musicale de la Kevrenn, il ne suffit que d'écouter son dernier disque, avec l'apport de l'orgue et de la musique des Equipages de la Flotte. Le groupe Gwalann, composé de quatre personnes : guitare, violon, harpe et chanteuse, est bien connu dans le Pays Breton et dans le reste du Léon. Sa musique est empruntée à la tradition, mais fait appel aussi à des morceaux contemporains et même à des mélodies irlandaises et écossaises. Nul doute que le mariage Kevrenn St Mark et Gwalann sera une réussite sur le plan musical.

Avec ce programme, les amateurs de bonne musique seront comblés. Réunir un aussi bon plateau est une chose rare en région parisienne. Par exemple, la dernière prestation de la Kevrenn Brest St Mark y remonte à la dernière fête d'Athis-Mons en 1970.

Alexis GOUZIEN

LE 24 AVRIL 1982,
A LA SALLE DES
FÊTES DES LILAS!



CONCERT
A 21h!



AVEC GWALARN,
PATRIK EWEN,
KEVRENN BREST ST MARK!...



... ET A 23h30...
FEST NOZ AVEC
... LES MÊMES ...



ET...
BLEIZI RUZ!



JUSQU'A 6h DU MATIN
RUE WALDECK ROUSSEAU
METRO MAIRIE DES LILAS!



Seizh e oant e kafedi sioul *Les Mousquetaires*, Avenue du Maine, dirak full ar metro Gaité. Edo Ramini, ar C'habilad, o komz ouzh Laristo :

-- Me e vo dit tuañ ar CX war ar riblenn. Evel-se e stanki an alez-man eus ar greizenn genwerzh. Ar B.N.P. zo ugent metrad pelloc'h. A-houdevezh e chomi dirak ostaleri *Le Sancerre* evit hon gwarezin mar tro da fall an abadenn. Mont a ra ?

Ya, mont a ra... Laristo a selle ouzh e vignoned yaouankiz bodet dirazañ. Menel a rae un tammig balc'h e c'henoù. Edo o paouez erruout en aerborzh Roissy, div eurvezh a-raok. Dec'h edo c'hoazh e Bogota. Ne oa ket re en e voued. A-holl-viskoazh en doa bevet en e roll, hogen, er mare-man ez ae kalz re vuan an traoù en-dro. Ne hije tamm ebet dezhañ labourat gant armoù. Gout a oule e ranke bezañ prest da vervel neb a oa prest da lazhañ. Mes n'halle ket dibab. Kaset e oa bet war an nozh, ar fliked war e roudoù e Su Amerika. E vignoned, ar re-se a oa ez vev hag ez varv gantañ o doa paet e vilhed evit distreiñ goude seizh vloaziad. Michto, belgiat e orin, Denis ar Sikiliad, Pepet a orin breizhat, Picaud an termaji, Penpen ar Parizian, ha Ramini a fizie ennañ evel ma fizient enno o-un. Holl anezho eus ar bloavezh 1947. Ur bloavezh gwinus, ur veoliad espar ! Holl anezho, seizh samoural a vannlev ar Su, en anavez e an eil egile abaoe ugent vloaz, abaoe ar reuzioù a hadent er skol kentañ derez. Ar skol Karl Marx e Villejuif... Emsavidi ! anarkourion ! boued ar groug ! oa graet anezho da'r mare-se...

Kimiadiñ diouto a reas. Prientet oa an taol evit an deiz warlerc'h da deir eur goude merenn.

Div eur e oa. Chom a rae dezhañ an endervezh kaer-man a viz Cwengolo evit mont d'anavezout an dachenn. Petra a ray gant an arc'hant ? Ma ! a soñjas. An hanter evidon da vont betek Aostralia, hag an hanter all evit emsaverion zo. Bez e c'hallint embann testennoù moulet brav ! Diskenn a reas Rue de la Gaité. Edo Alan Sti-vell o telenniñ e Bobino da'n ampoent. Klask a rin mont d'e selaou disul, a soñjas dezhañ. Ur barrad envorennoù en e benn e pignas gant ar metro en Edgar Quinet. Adwelet a rae ar barzh, yaouank, e Kêrvreizh, oaled sevenadurel Saint-Placide, er bloavezhioù c'hwegont. Tad ar barzh a adwele hag holl gozhidi plijus an oaled. Ar remziad tremenet se a oa ken plijet o welet tud yaouank o tont.

Kemmañ a reas e Place d'Italie war-zu Mairie d'Ivry ha diskenn e Maison Blanche, alc'houezioù ur c'harr-tan en e zorn. Un R5 en gortoe Rue de la Vistule, nepell dirak un ti ma chome gwezhall ur c'heneil dezhañ. Meman oa aet da vezañ war ar maez, kostez Lanuon. Me garfe bezañ en e blas breman, a soñjas Laristo. Un R5 glas. Liv ar mor... a hiboudas o vouse'hoarzhin. Hag e kounaas neuze e vakañsoù diwezhañ e Lillia-Plougernev, e 74. O tifoupañ Porte d'Italie e hunvree. A-dreuz gwerenn-dalar c'harr e wele ar gêriadenn, an aod, tour-tan an enezenn-werc'h, ar *Pich ardant* evel ma rae anezhañ, ha Frañseza. Frañseza, ar veleganez uhel, he blev aour o nijal en avel evel koumoul en-dro d'he fenn. Perak n'he doa ket eñ heullet, ar Baganez kaer, p'en doa kinniget dezhi mont gantañ da weladenniñ Bro-Berou ? Abaoe seizh vloaz m'he anavez e n'he doa morse kuitaet he zud ! Ret eo dimeziñ ha labourat, a lavare al Leonadez uhelskouer. Eñ ne selle ket ouzh o c'harantez evel un istor-boutin. Gwelet a rae enni adenkorfadur harozez ur romant bet skrivet gant e dad-kozh. Ur Baganez, Brignogon he anv, a rene war ur vandenn a vobreizherion. Heñvel mik oa Frañseza ouzh ar plac'h deskrivet en destenn. Klask a rae Frañseza disteraat o istor. Moarvat e oa dimezet breman gant ur c'he-lenner bennak, ur skinwel hag ur bugel en ur ranndi e Brest, er ZUP.

Ur c'harr-lojañ da baeñ a viz da viz, evit tremen vakañsoù war an tevenn, e Lillia. N'en doa morse komprenet tra gant ar merc'hed a-ziwar ar maez ! Ma vije Frañseza gantañ, ne vije ket o c'hoari gant armoù warc'hoazh...

O tegouezhout e Bicêtre, e vanas saouzanet. War ar yaou e oa, deiz ar marc'had evel gwezhall, mes ne anavez e tra ebet ken. Ur gourhent oa breman evit pignat betek an ospital. Tangirri e pep lec'h. Ne chome mui nemet ur metrad etre mogerioù an tiez ha teltennoù ar varc'hadourion. A-vec'h ma c'halle kerzhel an dud war dremen, stardet an eil ouzh egile. Ur chanter ramzel oa e-kreiz ar vali o vont war-zu Villejuif. Kompren a rease oa bet kuzul-kêr ar gumun-man deut a-benn da rediañ ar galloud d'astenn ar metro betek o c'heoded. Un trec'h meur evito moarvat, a soñjas-eñ. Ar vicherourion vo plijetoc'h da vont da'n trevill gant un deheterez nevez flamm !

Tuañ a reas e R5 war ar riblenn, un tammig pelloc'h eget Place de la Bascule, ha diskenn. En engroez em lezas da vont. Morianed, Portugaliz, Viêtnamez, Aljeriz a gantadoù o vordilhañ en-dro dezhañ. Edo o klask ar c'hafedi bihan ha lous a oa lec'h-embag e dad-kozh all, Louis Doll an anarkour, ha Louis Lecoin. Louis Lecoin, an anve-tour all, a werzhe, pemzek vloaz zo c'hoazh, e gazetenn *Le Libérateur* war ar marc'hallec'h.

Blaz ar sun-greunadez oa distro war beg e deod. Frond gwineier burdel oe distro barzh e fri. Hogen, pelec'h e oa loc'het holl re yezh an ospital, kozhidi mac'hagnet ar brezel pevarzek ? Ar re-se, gonn, moñs o divesker, pochadet mat atav war o bizhier, o brañselioù, o c'harigelligoù ? Pe da lec'h e oa tec'het kuit an dermañjed gant o ziez-karr hag o arzhez chadenet ? An duferion-dan, ar gane- rion, gourennerion-ouez, saverion pouezioù, ar c'hezeg-mezheven ? Petra a chome eus ar marc'hallec'h-c'hwenn e oa dreist-holl da'r mare-se marc'hallec'h Bicêtre, gant e holl gocheneion bet deuet a Vreizh, o komz ur yezh iskis na gompren-eñ ket ? Ur bed a-bezh oa aet da get. Bed birvidik ha festaer gouelioù e vugellezh. Ne gavas ket ar c'hafedi bihan. En e blas e save un ti metalek gant melezou- rioù e-giz prenester.

Heugot, e tistroe war-zu an R5. Adwelet a rae an holl grañved o'n em gunujenniñ, pep hini gant e yezh dibar, o c'hoari 'r c'hartoù, o lonkañ gevrey-chambertin, en-dro da'r fornigell-c'hlaou a oa e- kreiz ar sal deñval. Piv en dije bet kribell a-walc'h evit servijout dezho ar gwinn fall put en doa evet e *Mousquetaire* bremaik ?...

O treuziñ Villejuif e oa bet souezhet. Ar gêriadenn stalnour annezet an hanter anezhi gant Bretoned Elien, oa bet adsavet penn da benn pe-dost. Hogen, o tegouezhout e Chevilly ha L'Hay-les-Roses e voe kollet mik. N'anavez mui tra ebet. Bezet deut da vezañ ur Prismic ar finvelierva eus Villejuif, *Le Capitole* e anv, m'en doa gwelet ar film *Spartacus*, e c'halle bezañ... Hogen ma ve deut par- keier gouez e yaouankiz da vezañ beredou gant beziou ramzel o pignat da'n neñv, tourioù yen ha lufus, e oa re. Ne gompren ket mui. Pe da lec'h e c'halle mont da zineizhañ ar vugale a wele amañ, azezet sioul war ur skaoñ, liv ar marv war o dremm ? Pelec'h e c'hallent sevel lochennoù evit c'hoari karantez e kuzh gant ar plac'hoù yaou- ank, o lakaat da droazañ dirak o daoulagad ranell ?... Hag e oa tu dezho da vont da redek e kavioù ar savadurioù-man evel ma rae-eñ gant al lamponed hag ar razhed e tiez kozh e garter ? Hag e tegou- zhas e Korn straed e grennoad. Ha rannet e galon. Liorzh ha lochen ar Roparz kozh, ar Breton na ranne grik e galleg, ar mañsoner alko- olour, a oa eillec'hlet outo un apotikerdi nevez flamm ! Pelec'h edo ar Roparz kozh ? Eñvorennoù a zeuas d'e benn adarre. Gwelet a rae an hini kozh o vale goustadik gant e gofad, e forc'h war e skoaz,

o tistreiñ eus e liorzbig frondus a oa breman diazez d'ur bez tregont solieradur dezhañ. Gwelet a reas an hini kozh o c'hoari domino gant an tadigoù all, Le Scanff, Le Naour, Serrant, Le Du, Le Gallo, e ti Blaise, ar c'hafedi-flñveleriva.

Betek ti Blaise ez eas, e korn Avenue des Dahlias ha Rue de Bicêtre. Ar c'harrdi bihan a dalveze da sal-arvestiñ ar c'harter, e foñs ar porzh ne oa tra kemmet ennañ. A-dreuz ar werenn e sellas ouzh diabarzh ar c'hafedi. N'hallas ket mont dre an nor. Spontet ha seizet e chome. Ostaleri ploueziek gouelioù meur ar c'hatorz Gouhere oa bet adsavet e-giz ur fals pub saoz. Plantennoù glas e pep lec'h, ul lenn-pesked war ar c'hontlec'h, azezennoù skai oa ellec'hiet ouzh ar c'hozh kadorioù prenn. Goueleter ur bern c'hoarioù elektronek a lufre en amheol. Spurmantiñ a reas Canavesio hag Urbain, daou genell skol dezhañ, oc'h evañ Kronenbourg. An daou-se, e-touez ar c'gentañ atav er skol, sentus, sirius, prest atav da dorchañ an daolenn-zu, a hañvale bezañ dek vloaz koshoc'h egetañ. En o gwiskamant teir fezhenn e seblantent prest da vont d'un eured bennak. Neuz sternioù oa ganto. Sur e oant bet da vezañ labourerion ken aketus ha ma oant bet skolidi. Unan nevez oa ar patrom o komz outo. Mourrou o kouezhañ en-dro d'e c'henou, jodek lart, penn ur flik gantañ. Ur c'hi-bleiz a rae van da gousket e-kichen an nor vokedwerennet. Gast ! Marv oa moarvat ar Blaise kozh. N'en dije ket asantet e teuje seurt aergelc'h en e neved. Petra en dije graet eus ar paotr gwisket louet, azezet o lenn ar *Parisien Libéré* ? Archer prevez ur gourvarc'had, moarvat, lun ul Leonad outañ. Ar Blaise kozh, en, a nac'he groñs servijout paotr al lizhiri peogwir e touge un unwisk. Peseurt sonerezh a zeue diouzh ar jukboks ? Hag aet oa bet diouzh vuhez, en ivez, Loison, an Naonedad eus Kae ar Foz ? Ur paotr foll anezhañ hag alkoolour, mes ken dudius pa sone akordeoñs, azezet war un daol-varbr.

Sellet a reas ouzh ar simant a save e pep lec'h ouzh e zremmewad. Peseurt doue oa bet direnket a-walc'h e spered evit kac'hat kement-se diouzh an neñv war liorzbigoù bodennek bannlev ar Su ?

Daoust ha ne oa ket marv en ivez, evel e garter, hep gouzout dezhañ ? A-daol trumm e sonjas er pezh he doa lavaret dezhañ ur strobinellerez kozh eus Lilla, o tennañ 'r c'hartou dezhañ. "Evel diouzh hoc'h eontr, ez ay ar vuhez diouzhoc'h pa viot tri bloaz ha tregont..." C'hoari goap en doa graet Laristo. E eontr oa pergont pemp dija da'r mare-se. Hogen, diwezatac'h, e oa bet trubuilhet. Klevet en doa kel diwar-benn kentañ eured e dad-kozh, an Yvez eus an Aber-Ac'h. Daou vogel en doa bet a-raok brezel pevarzek, ur paotr hag ur verc'h. P'len doa adkavet ar verc'h, c'hwegont vloaz dezhi, en doa Laristo klevet ganti e oa marv he breur, Jean, en e dregont tri bloaz, e 45, en Alamagn... Ha n'edo ket ar gwir gant ar griponez kozh ? Hag e oa anezhañ c'hoazh, hiziv an deiz, a-sav war ur riblenn eus karter e yaouankiz bet distrujet ?...

Treuziñ keoded Les Sorbiers a reas evit mont a-benn d'e gefridi, anavezout an dachenn. Soñjal a reas en e holl vignoned, marv dija en o ugent vloaz, er re a veve tro-dro da'r geoded-man. Roger Camara, da gentañ, anezhañ an Antilhad bihan, karrezek, kreñv kenan, spontus en emgannoù straed. O tiannezañ ur perukenner en Ivry en doa troc'het e wazhienn vorzhedaskornel o tremen dre doull ar ranndi, en doa pellgomzet ouzh ar bolis. Arabat koll amzer. Setu Roger, war gein Gilbert Vallée, e geveler. Ha Roger da goll e holl wad fresk-bev a-hed divhar Bébert o redek, ar fliker o furchal e pep lec'h. Ha Roger, dilezet war ar paveziou, marv mik. Reizh eo. Ar pavezeier, ar straezeier, morse n'en doa anavezet glad all.

Marv eo Bébert ivez. En un doare ken flamm, a-benn ar fin. Ur gwallzarvoud, ur 750 Honda etre e zivvorzhed. Kenstrivañ a rae e

redadeg Bol d'Or. Reizh eo. Ar marc'hou-tan oa bet brasañ karanteziou e vuhez. Pierrot Boulen, dimezet da seitek vloaz gant Annie Le Gallou, dougerez, gant aotre Charles De Gaulle, mar plij ! Ar Pierrot, en e ugent daou vloaz, un holdeub, ar fliker war e lerc'h, en e-un ba'n DS, ur c'hrommhent c'hwitet e Villejuif, 160 km/h ha rag-eeun en eoulwazva Esso ! Ur wir vombezenn. N'eo ket fall. Dreist pep tangarr all e plije dezhañ an DS ha ne oa ket evit gouzañv ken e labour a vevel karrdi. Paotr ar strilheoul, pa vije bet Pierrot gouest da eilpenañ an douar ! Patrice Lété, marvet diwar un overdozad. Ur sizhunvezh goude bezañ kuitaet an toull-bac'h. Gwellañ kile Laristo e oa bet e-pad trevadoù hañv ar gumun e Su Frañs. Dek vloaz e oant nemetken, mes leun a ampartiz evit skrapañ an douristed saoz hag ar pasterezhdiou ! Ar vredeur Demanchou ? An tri anezho lazhet e vloaz da vloaz gant paotred an antigang. Ha Dan Geoffroy, e peseurt QMS ema-en ? Daoust hag ez eo, en, breur da d'arzan, pennsturier bandenn ar vBastille, evit gouzañv e gellig abaoe dek vloaziad ? Ha n'eo ket emgrouget gant e liñselioù ? Ha pet hini all n'eo ket ket adwelet, nijet kuit evel delioù e korventenn o buhez diroll ?

Edo breman en e sav, dirak ar bar, er *Sancerre*. Ar c'hafedi ivez flamm-man n'anaveze ket. Er c'hant kenell bennak en doa bet c'harter-man e soñje mesk ha mesk. Klask a rae kounaat ur mous-choarzh, ur ger, un emgann resis... Klevet a reas micherourion yaouank o komz en e gichen. Unan anezho, penn ruz, koeñvet, ur pas-tis en e zorn, ur jitanenn-vaiz peget ouzh e weuz izelañ, oa war-dro gant pemp, moarvat. Hañvalout a rae pergont vloaz. An toull e-kreiz en fas ruz, an toull riblet gant dent brein, a zistagas, raouillet an laouen : "Ya, gouzout a rez, Henry ? An tell-kastiz 'm eus paket ar sizhun dremenet evit ar gouleier ruz, me 'm eus en roet da hGaga. Edo breman brigadour en archerdi Choisy-le-Roi. Lamet eo bet !" Laristo ne voe ket souezhet. Un tammig tristoc'h nemetken. C'hoant gantañ da zislonkañ e sun-greunadez. Gaga, ur c'hennil dezhañ, oa bet atav un tammig lip-o-revr. En ivez, e-touez ar re gentañ er skol dalc'hmat. Hogen, da c'houde, en doa klasket prouñv traoù all... E peseurt afer e oa kouezhet Gaga, memestra, evit asantiñ tremen war an tu all ? Digareziou en doa moarvat... Neket, avat. A-benn ar fin e oa gwir, ur wezh ouzhpenn, ar pezh a lavare Laristo alies. An tri-vliad kentañ hon eus diwar-benn an dud zo atav an hini mat. Arabat distreiñ warnañ ma ne fell ket dimp faziañ ha terriñ hon fas. Gaga oa gwezhall un tamm pezhell outañ hag e oa chomet.

Treuzkredennus a-walc'h oa Laristo. Trec'h e vad pagan marteze... Diouzh ar *Sancerre* e selle ouzh ar B.N.P. Ne blije ket dezhañ tamm ebet ar santadoù a vage abaoe div eurvezh. Displijet oa gant al lec'h. Mard a an traoù a-dreuz e vo diaes skampañ kuit... Ker sur ha graet. Dremm an hini gozh eus Lilla a droe-distro dirak e sell... Tri bloaz ha tregont... Mil e'hast ! Arabat bezañ parano... Setu nav miz m'en doa lidet e zeiz-ha-bloaz, e Cartagena. Prometet en doa... E c'her en doa roet...

++

Tuañ a reas ar CX war ar riblenn. Ne oa ket degouezhet c'hoazh dirak ar *Sancerre* pa glevas sammgarr ar Brink's o chom a-sav. Mat, pep hini eus e vignoned oa en e lec'h raksteuñvet, etre stal vras Félix Potin hag ar bank.

A-daol trumm e komprenas ne oa ket parano betek re. Paotred yaouank, blev hir, blouzon-ler Fly-jacket, a ziskenne diouzh un R12 glas teñval, ur bistolenn en o dornioù. Neuz kleizelourion oa dezho. Neuz ar re blijet gant an armoù, an armoù n'o doa ket bet an tu da gaout e Mae 68. Degouezhet e oant dre du all an alez, dre an tu ma tlee skampañ kuit gant e genelled. Gourvez a reas a-dreñv ur peul,

31

e 357 Magnum dirazañ. Hag an ifern ! Ar wezh kentañ oa da Laristo tennañ ouzh tud, hogen ampart tre e oa deut da vezañ diwar tennañ ouzh gwennou e tennvaou ar Stadoù-Unanet. Penn ar flik yaouank a darzhas, o strinkañ e sun ruz limestra evel un domatezenn flastret. An eil a reas un droelladenn, tizhet e-kreiz e vruched treut. An trede, penn ur plac'h outañ, a voe tizhet en e gof-bihan. E zivc'hell a zistroas, o nijal en R12 chomet digor. Daoust da se e c'hallas tennañ gant e c'hobarl .38. Laristo voe tizhet en e skoaz kleiz. An 357 Magnum a dufas an ankoù en-dro. Penn an trede flik arnevez a darzhas evel penn ar c'hentañ.

Ar re louet, fliked prevez ar Brink's, barhouzennoù kozh an tu dehoù, o doa tennet ivez. Unan anezho gant ur P.M., evel da vare benniget an O.A.S. ... Div vaouez, o prenañ o diankadoù e ti Félix Potin a gouezhas en ur huchal. Ur bugel dek vloaz a voe stlapet da bemp metrad, marv mik. Laristo a welas Peñpeñ ha Ramini o rulleañ war ar simant gant nerzh an tennoù. Klask a raent mestroniañ e bistolennoù memestra; en aner. Michto ha Denis a oa bet diskaret gouzhtu. N'o doa arm ebet ganto, nemet ur sac'h-sport. Picaud a redas er buanañ ma c'halle dre an drede aiez. Pepet, e zaouarn da'n nec'h a huhe, e bistolenn kouezhet dirak e dreid : "Paouezit ! Paouezit !" Mes re an tu dehoù a felle dezho moarvat dialañ ar fliked kleiz. Ur Troc'het e voe Pepet e daou damm gant ur fourrad. Forzh penaos, lezvarn, gwirioù mab-den hag all n'oant bet morse evitañ, en, an emzivad a vrezel Indez-Sina. Marteze e oa mignoned d'e dad a oa o paouez e gas dreist kae e vuhez reuzeudik.

Laristo a glaskas goudor er *Sanceau*. Ur micherour gwisket eant dilhad labour kempenn a zalc'he an nor serr gant e droad, ur mouc'h hoarzh war e vuzelloù. Amzer en devoe Laristo d'anavezout penn izil ar c'hi-gward. Penn Totom, un amezeg italian dezhañ er bloaz zhiou c'hwegont. Dileuriad ar C.G.T. e oa deut da vezañ. En un benter eilenn e komprenas en doa kavet a-nep dezhañ bed a-bezh an teologiezh evit difenn monreiz ar B.N.P. Ne vanke nemet ur beleg ouzh e gichen. Soñjal a reas edo kloerdi Chevilly pemp kant metrad ac'han...

Ur fourrad diwezhañ hag e santas e gorf a-bezh o leskiñ. Div vunutenn e padas c'hoazh. Amzer da welet film e vuhez. Ar skol e Villejuif, ar Doll kozh, al Lecoin kozh, Frañseza, e vignoned eus an ensav, ar strobilellerez kozh, an Aber-Ac'h, traezhennoù Tahiti, bugaligoù lampon Bogota... Amzer da glevet paotr louet ar *Parisien Libéré* o lavaret : "Sui-ci a son count avec lui aussi !". Kompren a reas n'en doa ket e blas er bed-man. Un tamm sonerezh flour eus gourvarc'had Félix Potin, neved arnevez ar varc'hadourezh, a glevas c'hoazh. Hag echu.

Yann-Ber TILLENON

Je verrai un monde qui ne me plaira pas :
 été sans fleurs,
 vaches sans lait,
 femmes sans pudeur,
 hommes sans courage,
 captures sans roi.

Cath Mäige Turedh \$ 155
 (Trad. Ch.-J. GUYONVARG'H
Textes mythologiques islandais,
 1959, Rennes 1980)

L'EUROPE AUX CENT GRAPAUDS

This is the end... my only friend, the end, disaient Jim Morrison et The Doors.

- The Doors ?... ben, j'connais pas.
- Mais si, le thème principal d'*Apocalypse Now*, eh, con !
- Ah, ouais, ouais, *Apocalypse* truc, j'ai pas vu, mais j'ai entendu causer.

Ce petit dialogue, style Bistrot de la Gare, servira de préambule à la petite réflexion -- petite, mais réflexion tout de même, j'insiste -- qui suit.

La fin de quoi, au fait ? De l'Europe. L'Europe crève, ou plutôt tombe volontairement dans l'agonie, fait la grève de la faim, au cas où des cinglés auraient la mauvaise idée de la faire naître. Un peu d'histoire : En 1958 était créée la CEE. En 1982, les agriculteurs français font la gueule, l'Allemagne Fédérale et les Pays-Bas en ont assez de payer pour les copains, la Grande-Bretagne, par l'intermédiaire de la Dame de Fer (qui, selon P. Desproges, n'est pas l'épouse du ministre de même métal) voudrait payer moins et gagner plus. Cherchez l'erreur. Se dire que même l'Europe des marchands ne s'est pas faite -- tant s'en faut -- c'est plutôt désespérant, reconnaissez. Du côté de là, vous avez un Parlement Européen, élu au suffrage universel, s'il vous plaît, qui, de temps à autre, pète un grand coup, histoire de se faire remarquer. Des incongruités du genre : "Vous savez, les Droits de l'Homme, eh ben, ils sont pas respectés partout !" -- "Non ?!" s'écrient en chœur Brejnev et Reagan. "Ben, merde alors !" -- Voilà, c'est tout, le Parlement Européen a prouvé sa raison de ne pas être. Les parlementaires retournent se coucher et, la nuit portait conseil, ils reviendront dans quelques mois nous annoncer une autre grande nouvelle. Pendant ce temps-là, les défenseurs des Droits de l'Homme continueront à pétitionner et ceux qui s'en foutent à rigoler doucement.

Bilan de la "construction européenne" : sur le plan économique un château de cartes et, sur le plan politique, un courant d'air. Voilà pour l'Europe. Et les Européens ? Attendez, c'est là qu'on rigole.

J'aborderai ici le cas des Français et des Allemands, d'une part, parce que la France et l'Allemagne sont les seuls pays européens dont je puisse vraiment parler, d'autre part, parce qu'on a fait du rapprochement franco-allemand le fondement -- sans jeu de mot -- de la construction européenne.

Bon, les Français. Pourquoi commencer par les Français ? Tout simplement parce qu'ils arrivent un peu avant les Allemands si on considère l'inverse de l'opposé du contraire de l'ordre alphabétique, toutes données corrigées des variations saisonnières. Logique, non ? Les Français donc. Pour simplifier l'exposé -- pour schématiser grossièrement, diront certains pisse-froid, mais je me contrefous de leur avis -- nous considérerons un individu bien connu : le Français moyen, que l'on peut également désigner par les termes *L'homme de la rue* (à ne pas confondre avec la dame de la rue, fichée à la Brigade des Moeurs), ou *le Beauf* (selon le mot de Cabu), ou *le Français-comme-vous-zi-moi* (comme disent les cons qui n'ont pas peur de prendre leur cas pour une généralité) ou encore *le bon Paolo* (qui n'a rien à voir avec le prolétaire, celui-ci n'étant pas français, mais arabe, portugais ou malien), ou enfin, *l'Hexagon*. Première constatation : le Français moyen est plutôt rougeaud et congestionné; par ailleurs, il s'habille volontiers en Français moyen, ce qui est son droit, remarquez. Deux tenues possibles : onse mois sur douze, c'est le costard pisseux, la chemise au col grisonnant et la cravate légèrement déserrée. Le douzième mois, short de tergal, chemise à carreaux rouges et bleus (ou tout autre assemblage de bon goût).

casquette Ricard -- pour la pub, écrire au journal qui encaissera les chèques -- et Instamatic... Voilà, sommairement décrit, l'aspect extérieur qui, après tout, est secondaire, si l'on considère le contenu de cette tête coupercossée et congestionnée, l'esprit français. L'aspect culturel, d'abord. Pour ce qui concerne la musique, l'éventail est assez large puisqu'il va de Michel Sardou au bal musette, avec un zeste de musique classique (qui n'a pas entendu siffloter dans la rue les premières mesures de la 5^e de Bétavène ? Vous voyez bien que le Français est mélomane). Politiquement, le Français moyen est indifféremment gaulliste, communiste ou frontiste national, les extrêmes ayant, comme les petites secours des pauvres, la fâcheuse réputation de se toucher. Il est donc pas-raciste-mais, chauvin (c'est un cliché, mais il est fondé), haineux, bavard (en breton : *teodeg*) et, enfin, prêt à regarder la ligne bleue des Vosges, la fâcheuse réputation de se toucher, bon pour le service, et, c'est promis, avec les Russes, on sera un tout petit peu moins lèche-culs, on fera de la Résistance tout même qu'ils arrivent, vu qu'avec les Allemands, on en a surtout fait après qu'ils soient partis, et on pourra traverser les neutrons la tête haute.

Remarque : Si vous ajoutez à l'infini un Français moyen à un Français moyen plus... &c., &c., vous obtenez ce qu'on appelle le grand public, souvent évoqué sur notre petit écran. Il y a les films grand public, les émissions grand public, dont le niveau intellectuel dépasse rarement celui d'une portion de moules.

Ajoutons que le Français moyen lit exclusivement *France-Soir*, *L'Humanité* ou *Le Parisien Libéré*, ou les trois à la fois. (Pour un Breton, remplacer par *Ouest-France*). Enfin, le Français moyen joue au lot, on ne sait jamais, des fois qu'il gagne. Vous vous rendez compte de ce qu'on peut faire avec deux ou trois cents briques ? On peut s'acheter un bar-tabac. Eh oui, un bar-tabac, et puis on mettrait le reste du magot à la Caisse d'Épargne, là où qu'y a le putois... Byzance, quoi !

Bon, passons à l'Allemand moyen. Point de vue vestimentaire, voir plus haut et remplacez la casquette Ricard par une casquette Jägermeister (Für die Werbung, schicken Sie, bitte, das Geld der *Teodeg Zeitung*). Physiquement, l'Allemand moyen est également rougeaud et congestionné. Politiquement, il n'a pas tellement le choix, le pauvre : CDU-CSU (démocrétiens) ou SPD (social-traitres à peu près aussi subversifs que notre redoutable CDS). Les communistes, là-bas, ont un tout petit peu plus d'audience qu'Arlette Laguillier en France. Forcément, tous les "purs" sont partis en Allemagne de l'Est, histoire d'équilibrer le solde migratoire de la RDA, sans y parvenir, d'ailleurs. Le dernier néonazi a été crucifié, il y a trois jours, sur une porte de grange, paraît que ça éloigne les bêtes, mais un autre a pris sa place. Les professionnels de la dénazification lui courent d'ailleurs après, armés de crucifix, de gousses d'ail et de fusils à balles d'argent. Et voilà pour lui.

L'Allemand moyen, depuis qu'on le lui répète, est pleinement conscient de sa culpabilité. Il est coupable. Point à la ligne. De tout. Du nazisme, déjà. Les KZ (Konzentrationslager), c'était lui, sinon son frère, qui les gardait. "Oh, j'étais pas né, du Bube !" pourra dire tout Allemand de moins de quarante ans. "Ta gueule, le péché est en toi, ordure" lui répondra sa conscience. Il ne se sent pas responsable d'Hiroshima ni Nagasaki, mais on se félicite toujours que Hitler n'ait pas eu la bombe. C'est qu'il l'aurait utilisée, ce con. Bon, voilà l'Allemand moyen, en 1945, remis du délire prolet-aryen. Reconstitué sa baraque, dont on a sous-loué la partie orientale au bon vieux Uncle Joe. Voilà-ti pas qu'il se met à prospérer. Le miracle allemand, ça s'appelle. Bref, les Panzerdivisionen envahissent le monde industrialisé sous la forme d'innocentes BMW et autres VW, les perfides. Alors l'Allemand moyen retrouve une fierté oubliée, il assume sa teutonitude, en quelque

sorte. "T'as pas honte ?" lui gueule sa conscience. "Ben, non" qu'il répond, surpris. C'est que, cette fois, il a le bon droit pour lui. Il vit en démocratie, et tout. Il ne marche plus au pas, ne salue plus le bras tendu, son armée a les cheveux longs, alors, merde, il voit pas ce qu'on lui reproche. "Attends, tu vas voir, mon pote, tu vas en chier" lui dit sa conscience, très seizième. L'Allemand moyen se met alors à avoir des insomnies. Il fait des cauchemars horribles, dans lesquels sa jolie Golf, sa chère télévision, sont réduits en cendres par de perfides radiations. Cela finit par lui donner le teint pâle. Il a des sueurs froides. Bref, l'Allemand moyen a peur. Peur du nucléaire, peur de la 3^e guerre mondiale, peur que son salaire ne suive pas l'inflation, peur du chômage, peur des Pershings I et II, peur que la coalition socio-libérale parte en eau de Blutwurst, peur de l'avenir, peur de tout, peur de la peur. Alors il craque. Il commence à se dire qu'il vaut mieux être rouge que mort, qu'après tout, c'est joliment rouge (*krasnyj* -- *paekrasnyj* !), et puis on s'y fait, et puis Brejnev n'est pas si méchant que ça, il a bon fond, c't'homme-là, ça se voit rien qu'à sa tête.

Le fils de l'Allemand moyen, qui a fait le même raisonnement, mais en trois fois moins de temps, manifeste pour la paix et le désarmement. Für Frieden und totale Entrüstung. Le Français moyen, qui n'a pas fait gaffe à tout ça, se réveille, s'inquiète de la nouvelle attitude du copain d'outre-Rhin. Du coup, l'Allemand se fâche : "Da ist ja 39, on manifestait pour la guerre, le réarmement, la grandeur de l'Allemagne et toute cette sorte de choses. Les démocraties s'inquiètent, bon, korrekt. Maintenant, on manifeste pour la paix, le désarmement et le léchage appliqué des bottes soviétiques. Les démocraties s'inquiètent. Merde, faudrait savoir, les mecs !" C'est vrai, quoi, il comprend plus. Il fait tout ce qu'il peut pour faire plaisir, pourtant. Aux dernières nouvelles, on en est toujours là. Le Français est bien emmerdé de ne plus pouvoir compter sur la Bundeswehr. L'Allemand continue à faire sous lui. (Voir, si ne m'en croyez, les plus récents numéros du *Spiegel*, un des plus forts tirages d'Allemagne après le *Bild*).

Alors, ils sont pas bandants les Européens ? Avouez que c'est bien parti, dans ces conditions, la construction européenne. Et ce n'est pas tout. Paris, boulevard St-Michel, à droite en montant vers le Luxembourg, deux *Mc Donald's*. L'un avant le boulevard St-Germain, l'autre après. München, aux environs du Karlstor. Rue piétonnière, brasseries sympa, et, tout à coup, un peu avant le Karlstor, il est encore là : l'énorme *Mc Jaune* de ce Celte dégénéré répondant au nom de *Mc Donald*. München s'arrête, Los Angeles commence. Adieu Löwenbräu, bonjour Coca. C'est ça la rançon du gigantesque monde *liké*. Vous pouvez gueuler bien haut et bien fort que vous conspuiez ce système de merde, que vous conchiez l'Oncle Sam, on ne vous fera pas d'ennuis. On sait bien que de toute façon vous consommerez, alors, pour le reste, vous pouvez bien vous le peindre en rouge, on est en démocratie, liberté d'opinion, et tout, et tout. A côté de ça, l'Europe des peuples crève. Les peuples en question étant en majorité constitués d'individus du type Français/Allemand/Breton moyen, il n'y a pas de raison que ça bouge un jour. Pas de révolution culturelle possible avec des peuples sous-développés culturellement, bouffeurs de hamburgers et danseurs de disco. De là à penser que l'Amérique et les "sous-produits de la sous-culture d'outre-Atlantique" (Alain de Benoist) sont à l'origine de cette vaste entreprise de conflation collective, il n'y a qu'un pas que quelques uns s'empressent de franchir d'un pied allègre. Ça donne la *Guerre culturelle* d'Henry Gobard, ça donne le coup de gueule de Jack Lang, proposant explicitement au Festival du Film américain de Beauville d'aller se faire foutre. Alors que quelques Allemands s'en prennent aux *US Karsacks* sur leur territoire, les Brigades Rouges enlèvent une huile de l'OTAN. Bref, on commence à bouffer du Ricain tous azimuts. Alors, si vous aimez Dylan, Joan Baez, Patti Smith, Neil Young, et tant d'autres, si vous portez des jeans,

alors, pas de problème, vous êtes acculturé, rapé, foutu, bon à balancer à la poubelle ? C'est con comme situation, surtout si, en même temps, vous vous désespérez de l'Europe, "la toute vieille, qu'en finit pas de vibrer" (Jacques Brel). Alors, Neil Young, Mc Donald's, même combat ? Pas sûr.

Ce serait trop facile. En fait, pour sauver l'Europe des peuples, faudrait virer l'influence américaine à grands coups de pompes dans le train... Les Américains sont tous des attardés mentaux, c'est bien connu. Et en plus ils assassinent les cultures enracinées. En douceur, les vaches. Alors, adieu Coppola, Cimino, Hitchcock (version Hollywood), Miller, Dylan, Hendrix, Pollock, Armstrong, John Ford, Kubrick, Spielberg, Faulkner, Feynman, Weinberg, et tant d'autres ? "Epurés" au nom de la "civilisation européenne" ? Accusés d'assassinat de consciences, de substitutions de valeurs ? Laver l'Europe de l'influence américaine (et par extension, anglo-saxonne. *L'Angleterre, comme Carthage doit être détruite.* C'est pas d'hier) pour retrouver... Pour retrouver quel, au fait ? Parce que, si on pousse le raisonnement jusqu'au bout, Steivell, Swernig, accusés de collaborationisme (influences très marquées du rock, du blues chez ces *inallies*), seront également bannis. Que restera-t-il, une fois virés les collabos ? Cherchez pas, c'est très simple. Il restera la culture des beaufs, des Français/Allemands/Anglais &c. moyens. Plus les classiques, évidemment. Le problème, c'est que les classiques n'ont jamais eu l'audience, ne procurent pas le même genre de plaisir que la musique, les films, &c. dits "populaires". On en dit tout que le combat titanesque qui décidera de la "libération" de l'Europe opposera les Dalida (F), Heinau(D), Rubettes (GB), &c. à Dylan, Patti Smith, Jimi Hendrix et les autres. Même style d'affrontement que le cinéma, la littérature, le théâtre.

Non mais, oh, ça va pas ? Vous l'imaginez un peu cette Europe "purifiée", cette Europe des beaufs ? La vraie guerre culturelle n'oppose pas les Anglo-saxons aux autres. Elle oppose la merde à la qualité. La vraie révolution culturelle sera le fait de ceux qui pourront écouter Patti Smith puis Wagner, Cure puis Beethoven, Clash puis Brahms, à la suite les uns des autres, sans débâter d'un iota. Les vrais révolutionnaires sont ceux qui prennent leur pied avec *Citizen Kane*, *Apocalypse Now*, ET avec *Metropolis*, *Les Visiteurs du soir* ou *Noblesse oblige*. Ce ne sont là que quelques exemples, bien sûr.

Que les beaufs se rassurent. L'heure de ces révolutionnaires n'est pas encore venue. Tant que l'on mettra dans le même panier Neil Young et Donna Summer (parce que la merde américaine, ça existe aussi, évidemment), par exemple, au nom de l'anti-américanisme culturel, tant qu'on voudra substituer à une prétendue sous-culture d'outre-Atlantique une réelle sous-culture européenne, tant qu'on mènera la "guerre culturelle" contre l'Amérique au lieu de la mener contre la sonnerie, le règne du beauf sera assuré. Et sous le règne du beauf, l'Europe des peuples, l'Europe aux cent drapeaux dont rêvait Yann Fouéré, on peut faire une croix dessus et l'acrocher au dessus des ustères pour faire jeli.

L'Europe des beaufs est fascinante. De Brest à Frankfurt-an-der-Oder, une paunteur marécageuse monte, vous emplit les narines. Ils ont beau accrocher un panneau EUROPE DES DIX dessus, ça ne trompe pas. Et puis, ces coassements incessants, lugubres. Ya pas d'erreur possible. Vous êtes bien en Europe. L'Europe des Cent.

L'EUROPE AUX CENT CRAPAUDS...

R i w a l P E N N A O D

POUR ARROSER CET ANNIVERSAIRE...

Avant 1914, la boisson des Bretons était le cidre, puis, de la fin de la première guerre mondiale à 1960, c'est devenu le vin; depuis, on assiste à une consommation accrue de bière.

A part la Bretagne, vous les pays celtiques sont de gros consommateurs de bière. Autrefois, il y avait en Bretagne des brasseries, certaines réputées, comme celle de Morlaix. Les paysans de Haute-Bretagne et de certaines îles comme Belle-Île avaient coutume de fabriquer une sorte de bière de table. Ceux du Léon houblonnaient leurs vieux cidres et obtenaient une boisson assez semblable à la gueuze. La dernière brasserie vraiment bretonne a fermé ses portes à Douar-nenez dans les années 60. Il ne restait plus alors que les brasseries de la Meuse à Brest, Rennes, Nantes. Celle de Brest a fermé en 1980. Paix à ses cendres ! Comme la majorité des bières françaises, sa production était de mauvaise qualité.

En Bretagne, on peut diviser les consommateurs de bière en trois catégories : 1° La majorité des Bretons qui boivent la lamentable et insipide production française; 2° les "militants" du mouvement breton, portés sur les bières de Grande-Bretagne et d'Irlande par romantisme celtique; 3° les amateurs, qui préfèrent les bières d'Allemagne et, surtout, de Belgique.

La bière bue par la majorité des gens est la blonde de fermentation basse du type Pils. Pour que cette bière soit correcte, elle doit être fabriquée uniquement avec de l'eau, du malt d'orge et du houblon; ensuite elle doit rester en salle de garde huit semaines pour arriver à maturation. Inutile de préciser que dans la plupart des grandes brasseries, elle est en fait usinée avec de l'eau, un malt qui est un mélange de brisure de riz, maïs et orge (s'il en reste !), du houblon lyophilisé, et ne parlons pas de la maturation qui, dans le meilleur des cas n'exécède pas quatre semaines, sans compter les adjonctions de gaz carbonique et de divers produits chimiques pour la brillance du produit...

Les bières de Grande-Bretagne sont, en principe d'un autre type de fabrication appelé fermentation haute, c'est à dire que celle-ci se produit à une température plus élevée et que le temps de garde est moins long. Les bières allemandes sont brassées correctement en fermentation basse.

Mais la plus grande diversité de goût et la fabrication la plus soignée se trouve dans les *petites* brasseries belges qui emploient avec bonheur les deux procédés de fabrication plus troisième unique au monde pour les gueuzes et kricks, appelé fermentation spontanée, et souvent, pour les bières de type trappiste, une re-fermentation en bouteilles.

Un petit mot sur la brasserie française : son gram est de s'être concentrée à l'extrême. En effet, cinq groupes (BSN, Union de Brasserie, Pelforth, Motte Cordonnier -- Stella-Artois -- et Alsacienne de Brasserie) se partagent plus de 80 % du marché à eux seuls, ne laissant que des miettes à de petits artisans brasseurs qui, eux sont pleins de talent et sortent de la médiocrité hexagonale.

On peut souhaiter que quelques Bretons aient à coeur d'entreprendre une fabrication de qualité en Bretagne et renouent avec une tradition morte depuis plusieurs siècles.

H o u p e z e g

